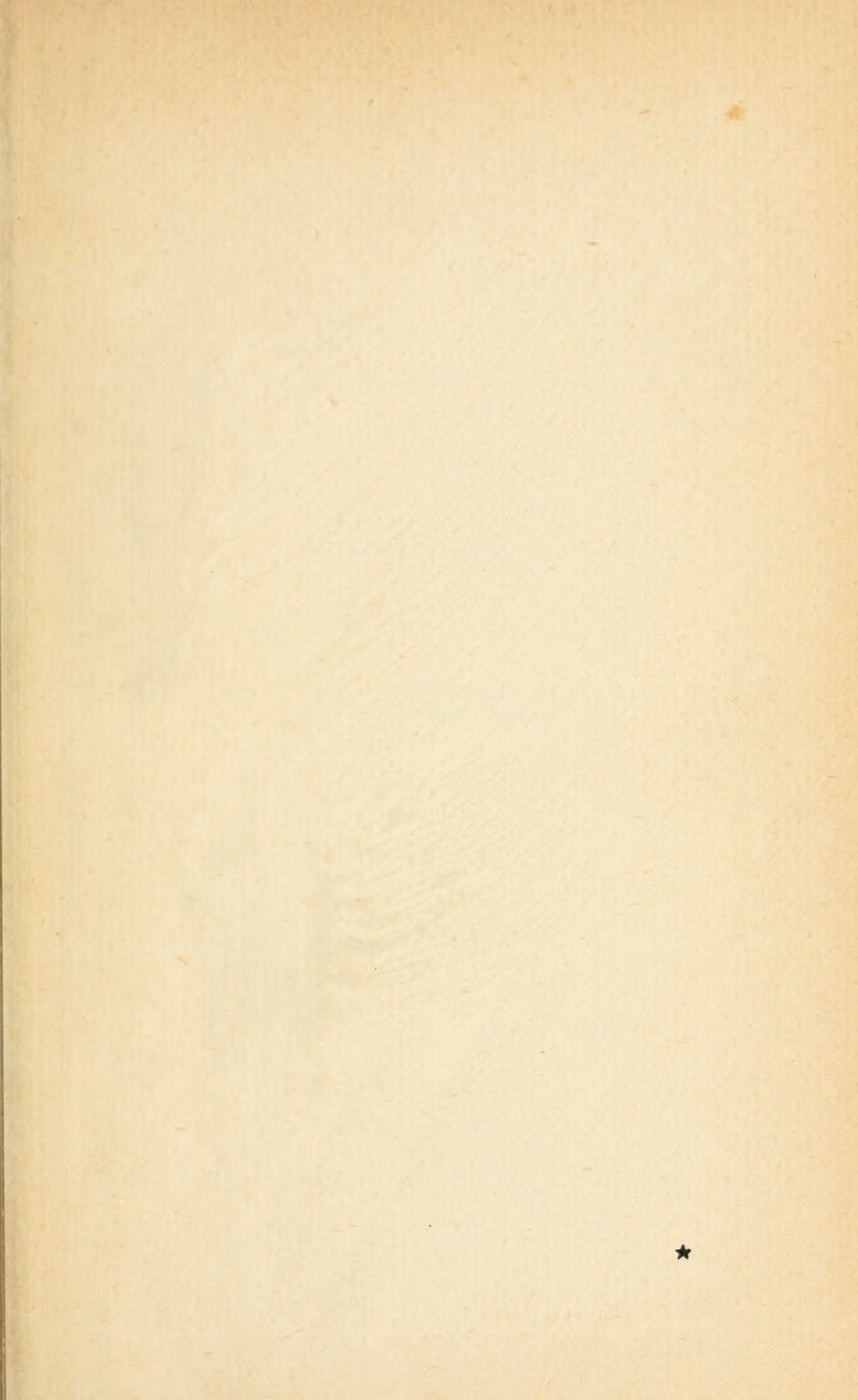

3 1761 05938728 2







LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS



MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE EN UN ACTE
EN PROSE

1671



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

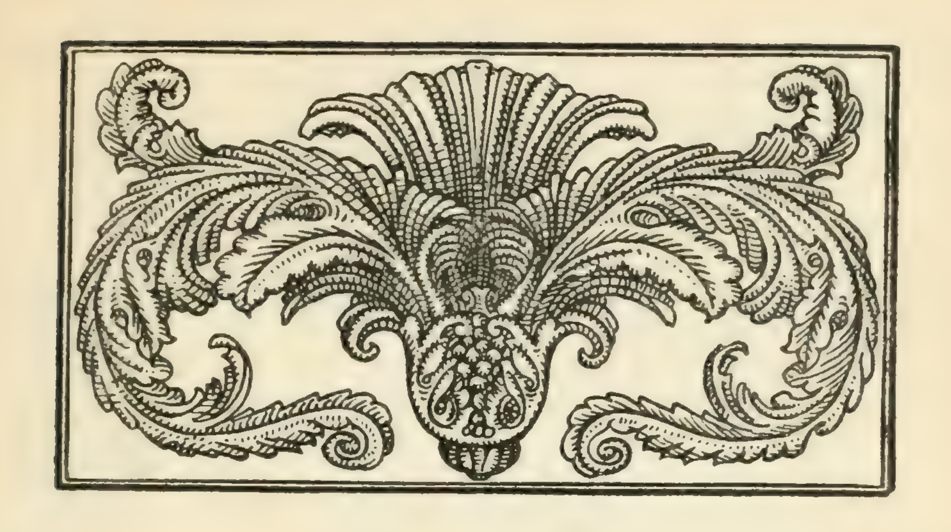
COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

M. CM. XXIII







NOTICE

Molière voyait dans La Comtesse d'Escarbagnas *un simple impromptu, qu'il ne jugea pas digne de faire imprimer. Ce n'est que dans les* Œuvres posthumes *que parut, en 1682, cette esquisse charmante qui non seulement ne mérite aucun dédain, mais est digne de la plus vive admiration, comme tout ce que nous a légué Molière.*

Le Roi lui ayant demandé une « introduction » pour un ou plusieurs ballets, il chercha parmi les « vingt caractères de gens qu'il n'a point touchés », véritable provision qu'il tenait en réserve, soit qu'il voulût toujours être prêt à donner satisfaction aux désirs du roi, qu'il fallait servir rapidement, soit qu'il se réservât de composer des pièces que ses loisirs ne lui ont pas permis d'écrire.

On a cru voir dans La Comtesse d'Escarbagnas, *s'il faut en croire Benjamin Fillon, une dame Sarah de Pérusse, fille du comte d'Escars et femme du comte de Boignac. L'assemblage de ces deux noms donne, sauf la terminaison, celui d'Escarbagnas. Molière aurait rencontré la dame Pérusse, affligée des travers dont nous*

nous égayons, à Angoulême où il aurait donné la comédie quand il parcourait la France. Composa-t-il alors une de ces esquisses, dont le nombre est pour nous aujourd'hui une énigme? C'est possible, quoique le propos de Benjamin Fillon ne soit pas contrôlé. Quant aux rapports entre la pièce que nous connaissons et le canevas de la farce qui aurait été donnée à Angoulême, s'il y a eu canevas, ils doivent être fort lointains. La Comtesse d'Escarbagnas *n'est pas une farce, mais bien une fantaisie qui présente les carastéristiques, malgré un certain laisser-aller dans la composition, d'une véritable comédie.*

C'est le 2 décembre 1671 qu'elle fut représentée pour la première fois, lors des fêtes données à Saint-Germain. Le frère du Roi, Philippe d'Orléans, venait d'épouser la princesse palatine. Mlle de Montpensier dans ses Mémoires *est formelle à propos de cette date, qui est celle donnée par la* Gazette *également.*

Le Ballet des Ballets, *qui fut fort admiré, et pour lequel Molière avait composé des enchaînements en vers, qui sont perdus, fut un des plus somptueux d'entre ceux donnés par Louis XIV. La comédie servait d'intermèdes parlés entre les chants et les danses. L'action y était forcément noyée et décousue. Mais ni Molière ni la Cour n'attachèrent d'importance au texte écrit, et l'on a vu plus haut que l'auteur n'attachait nulle importance à cet ouvrage, qu'il considérait comme une de ces multiples besognes que sa charge le forçait d'accomplir. Dans la vie de ce génie fécond, il existait tout un bagage oublié aujourd'hui, dont beaucoup de bons auteurs se contenteraient !*

Le 8 juillet 1672, La Comtesse d'Escarbagnas *fut donnée au Palais Royal, avec* Le Mariage forcé. *La Ville prit un grand plaisir à ce spectacle qui fut donné treize fois. Il convient d'observer que* le Mariage forcé *comportait un ballet de proportions modestes, qui remplaça*

au Palais-Royal les fastes du Ballet des Ballets *donné à Saint-Germain.*

Quoique courte et écrite au courant de la plume (mais Molière, dans ses pièces en prose, écrivit-il jamais autrement?), La Comtesse d'Escarbagnas *est bien, comme on l'a justement observé, un bon modèle de comédie de caractère. Le Sage ne s'y est pas trompé, et son* Turcaret, *trop négligé aujourd'hui, par la Comédie-Française, doit à peu près tout à la* Comtesse. *L'excellente pièce de Le Sage montre ce qu'un habile auteur comique pouvait tirer d'un tel sujet, et nous laisse entrevoir ce que Molière en aurait pu faire si les circonstances de sa vie le lui avaient permis.*

Mais Molière n'était pas de ceux qui s'appesantissent sur un sujet. Habitué à se répandre pour des divertissements éphémères, le succès de sa pièce à la Ville ne le persuada pas du charme qui s'en dégage. Le public lui fit fête : il songea sans doute à d'autres comédies... La Comtesse d'Escarbagnas *fut jouée deux cent cinquante-quatre fois sous Louis XIV et deux cent soixante et onze fois sous Louis XV. Pour un impromptu jugé indigne de l'impression par son auteur, c'est une belle carrière!*

A. R.



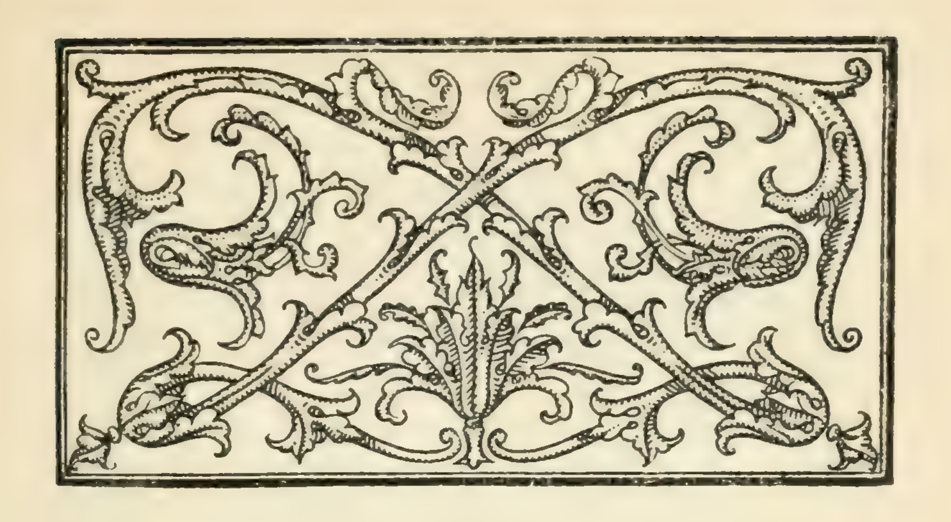


PERSONNAGES

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE COMTE, son fils.
LE VICOMTE, amant de Julie.
JULIE, amante du Vicomte.
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.
MONSIEUR BOBINET, précepteur de M. le Comte.
ANDRÉE, suivante de la Comtesse.
JEANNOT, laquais de M. Tibaudier.
CRIQUET, laquais de la Comtesse.

La Scène est à Angoulême.





SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, LE VICOMTE

LE VICOMTE. Hé quoi ! Madame, vous êtes déjà ici ?

JULIE. Oui ; vous en devriez rougir, Cléante, et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE. Je serais ici il y a une heure s'il n'y avait point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter, et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries

de la *Gazette de Hollande,* dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes; et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du ministère, dont il remarque tous les défauts, et d'où j'ai cru qu'il ne sortirait point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse voir tous ses desseins, et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique et en Asie, et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean et du grand Mogol.

JULIE. Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE. C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et, si je voulais y donner une excuse galante, je n'aurais qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez, et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE. Nous savons bien que vous ne manquerez

jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments, car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse était sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE. Mais, tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE. Quand nos parents pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez comme moi que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE. Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sotte feinte les moments que j'ai près de vous?

JULIE. Pour mieux cacher notre amour. Et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'était. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE. Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer

longtemps lorsqu'on a dans l'esprit une passion auss sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudrait employer à vous expliquer son ardeur ; et cette nuit j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture...

Iris, comme vous le voyez est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture,
Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs,
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre,
Et ce qu'il me faut taire et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté

L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE. Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de mentir de gaîté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE. C'est assez de vous les avoir dits,

et je dois en demeurer là : il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE. C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie ; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres

LE VICOMTE. Mon Dieu, Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE. Mon Dieu, Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarrasserais si je faisais semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE. Moi, Madame ? Vous vous moquez et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.



SCÈNE II

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

LA COMTESSE. Ah ! mon Dieu, Madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est-ce là ? toute seule ! Il me semble que mes gens m'avaient dit que le vicomte était ici ?

JULIE. Il est vrai qu'il y est venu, mais c'est assez

pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE. Comment ! il vous a vue ?

JULIE. Oui.

LA COMTESSE. Et il ne vous a rien dit ?

JULIE. Non, Madame, et il a voulu témoigner par à qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE. Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE. Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE. Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. *(Apercevant Criquet.)* Que faites-vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. A qui est-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ! Filles, approchez.

ANDRÉE. Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE. Otez-moi mes coiffes. Doucement, donc, maladroite ! comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes !

ANDRÉE. Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE. Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon. Ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Hé bien ! où va-t-elle, où va-t-elle ? que veut-elle faire, cet oison bridé ?
ANDRÉE. Je veux, Madame, comme vous me l'avez dit, porter cela aux garde-robes.
LA COMTESSE. Ah ! mon Dieu, l'impertinente ! *(A Julie.)* Je vous demande pardon, Madame. *(A Andrée.)* Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.
ANDRÉE. Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?
LA COMTESSE. Oui, butorde ; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.
ANDRÉE. Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.
LA COMTESSE. Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là !
JULIE. Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.
LA COMTESSE. C'est une fille de ma mère nourrice, que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.
JULIE. Cela est d'une belle âme, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures.
LA COMTESSE. Allons, des sièges. Holà ! laquais ! laquais ! laquais ! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des chaises. Filles ! laquais ! laquais ! filles ! quelqu'un ! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

ANDRÉE. Que voulez-vous, Madame?
LA COMTESSE. Il se faut bien égosiller avec vous autres ?
ANDRÉE. J'enfermais votre manchon et votre coiffe dans votre armoire..., dis-je, dans votre garde-robe.
LA COMTESSE. Appelez-moi ce petit fripon de laquais.
ANDRÉE. Holà ! Criquet !
LA COMTESSE. Laissez-là votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.
ANDRÉE. Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd. Criq... laquais ! laquais !
CRIQUET. Plaît-il ?
LA COMTESSE. Où étiez-vous donc, petit coquin ?
CRIQUET. Dans la rue, Madame.
LA COMTESSE. Et pourquoi dans la rue?
CRIQUET. Vous m'avez dit d'aller là dehors.
LA COMTESSE. Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer ; c'est un petit incorrigible.
ANDRÉE. Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela ?
LA COMTESSE. Taisez-vous, sotte que vous êtes, vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. *(A Criquet.)* Des sièges. *(A Andrée.)* Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déja tard. Qu'est ce que c'est donc que vous me regardez tout effarée ?
ANDRÉE. Madame...
LA COMTESSE. Hé bien ! Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE. C'est que...
LA COMTESSE. Quoi?
ANDRÉE. C'est que je n'ai point de bougie.
LA COMTESSE. Comment! vous n'en avez point?
ANDRÉE. Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.
LA COMTESSE. La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?
ANDRÉE. Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.
LA COMTESSE. Otez-vous de là, insolente, je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau. *(Faisant des cérémonies pour s'asseoir.)* Madame.
JULIE. Madame!
LA COMTESSE. Ah! Madame!
JULIE. Ah! Madame!
LA COMTESSE. Mon Dieu, Madame!
JULIE. Mon Dieu! Madame!
LA COMTESSE. Oh! Madame!
JULIE. Oh! Madame!
LA COMTESSE. Eh! Madame!
JULIE. Eh! Madame!
LA COMTESSE. Hé! allons donc, Madame!
JULIE. Hé! allons donc, Madame!
LA COMTESSE. Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame?
JULIE. Dieu m'en garde, Madame!
LA COMTESSE, *à Andrée, qui lui apporte un verre d'eau.* Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.
ANDRÉE. Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?
CRIQUET. Une soucoupe?
ANDREE. Oui
CRIQUET. Je ne sais.

LA COMTESSE, *à Andrée.* Vous ne vous grouillez pas?
ANDRÉE. Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.
LA COMTESSE. Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre. *(A Julie.)* Vive Paris pour être bien servie! on vous entend là au moindre coup d'œil. *(A Andrée.)* Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.
ANDRÉE. Cela est bien aisé.

(Andrée casse le verre.)

LA COMTESSE. Hé bien! ne voilà pas l'étourdie! En vérité, vous me payerez mon verre.
ANDREE. Hé bien! oui, Madame, je le payerai.
LA COMTESSE. Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...
ANDRÉE, *s'en allant.* Dame! Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.
LA COMTESSE. Otez-vous de devant mes yeux. *(A Julie.)* En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y sait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.
JULIE. Où auraient-ils appris à vivre? ils n'ont point fait de voyage à Paris.
LA COMTESSE. Ils ne laisseraient pas de l'apprendre s'ils voulaient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris et vu toute la cour.
JULIE. Les sottes gens que voilà!
LA COMTESSE. Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens : car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentil-

homme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeurait à la campagne, qui avait meute de chiens courants, et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait.

JULIE. On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande! les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on saurait souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège; et, lorsque l'on veut voir la revue, où le grand ballet de *Psyché,* on est servie à point nommé.

JULIE. Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE. Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte et de m'en conter, et je garde dans ma cassette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms, on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

JULIE. Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue : car pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conseiller et un receveur sont

des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.
LA COMTESSE. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir : ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.
JULIE. Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.



SCÈNE III

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, JEANNOT

CRIQUET. Voilà Jeannot de monsieur le conseiller qui vous demande, Madame.
LA COMTESSE. Hé bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries Un laquais qui saurait vivre aurait été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui serait venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : « Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot ». A quoi la maîtresse aurait répondu : « Faites-le entrer ».
CRIQUET. Entrez Jeannot.
LA COMTESSE. Autre lourderie! *(A Jeannot.)* Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?
JEANNOT. C'est monsieur le conseiller, Madame,

qui vous souhaite le bonjour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.
LA COMTESSE. C'est du bon-chrétien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office. *(A Jeannot.)* Tiens, mon enfant, voilà pour boire.
JEANNOT. Oh! non, Madame.
LA COMTESSE. Tiens, te dis-je.
JEANNOT. Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.
LA COMTESSE. Cela ne fait rien.
JEANNOT. Pardonnez-moi, Madame.
CRIQUET. Hé! prenez, Jeannot; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.
LA COMTESSE. Dis à ton maître que je le remercie.
CRIQUET, *à Jeannot qui s'en va.* Donne-moi donc cela.
JEANNOT. Oui, quelque sot!
CRIQUET. C'est moi qui te l'ai fait prendre.
JEANNOT. Je l'aurais bien pris sans toi.
LA COMTESSE. Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité et qu'il est fort respectueux.



SCÈNE IV

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, ANDRÉE

LE VICOMTE. Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que dans un quart d'heure nous pouvons passer dans la salle.
LA COMTESSE. Je ne veux point de cohue au moins.

Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE. En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurais prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE. Laquais, un siège. *(Au Vicomte.)* Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, *après avoir lu tout bas.* Voici un billet du beau style, Madame, et qui mérite d'être bien écouté. *(Il lit.)*

Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie si je ne recueillais pas plus de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE. Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE *continue.* Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetterait dans un progrès à l'infini, je conclus ce mot en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal, c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon-chrétien, pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, *votre esclave indigne.*

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE. Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE. Vous avez raison, Madame, et, Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerais un homme qui m'écrirait comme cela.



SCÈNE V

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

LA COMTESSE. Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

MONSIEUR TIBAUDIER. Je lui suis bien obligé, Madame; et, si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE. Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et votre cause est juste.

MONSIEUR TIBAUDIER. Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide, et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE. J'espérais quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant votre billet, mais il me fait craindre pour mon amour.

MONSIEUR TIBAUDIER. Voici encore, Madame, deux

petits versets, ou couplets, que j'ai composés à votre honneur et gloire.
LE VICOMTE. Ah! je ne pensais pas que Monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets-là.
LA COMTESSE. Il veut dire deux strophes. *(A Criquet.)* Laquais, donnez un siège à Monsieur Tibaudier. *(Bas à Criquet qui apporte une chaise.)* Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là et nous lisez vos strophes.

MONSIEUR TIBAUDIER

Une personne de qualité
Ravit mon âme.
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE. Je suis perdu après cela.
LA COMTESSE. Le premier vers est beau. *Une personne de qualité!*
JULIE. Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.
LA COMTESSE. Voyons l'autre strophe.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour;
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE. Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE. Ne pensez pas vous moquer : pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE. Comment, Madame, me moquer? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE. Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensais qu'il ne fît que des gants?

Monsieur TIBAUDIER. Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un auteur qui vivait il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE. Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE. Il faut que mon fils le comte soit de la partie, car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.



SCÈNE VI

Monsieur BOBINET, Monsieur TIBAUDIER, LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

LA COMTESSE. Holà! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

MONSIEUR BOBINET. Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE. A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

MONSIEUR BOBINET. A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

LA COMTESSE. Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur?

MONSIEUR BOBINET. Ils sont, Dieu grâce, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE. Où est le comte?

MONSIEUR BOBINET. Dans votre belle chambre à alcôve, Madame!

LA COMTESSE. Que fait-il, Monsieur Bobinet?

MONSIEUR BOBINET. Il compose un thème, Madame, que je viens de lui dicter, sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE. Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET. Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

LE VICOMTE. Ce monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit.



SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, LE COMTE, Monsieur BOBINET, Monsieur TIBAUDIER, ANDRÉE, CRIQUET

Monsieur BOBINET. Allons, Monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.
LA COMTESSE. Comte, saluez madame. Faites la révérence à monsieur le vicomte, saluez monsieur le conseiller.
Monsieur TIBAUDIER. Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc qu'on n'aime aussi les branches.
LA COMTESSE. Mon Dieu, Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là!
JULIE. En vérité, Madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.
LE VICOMTE. Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.
JULIE. Qui dirait que madame eût si grand enfant?
LA COMTESSE. Hélas! quand je le fis, j'étais si jeune que je me jouais encore avec une poupée.
JULIE. C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.
LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.
Monsieur BOBINET. Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.
LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, faites-lui un

peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

MONSIEUR BOBINET. Allons, Monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE

Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri...

LA COMTESSE. Fi! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là?

MONSIEUR BOBINET. C'est du latin, Madame, et la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE. Mon Dieu, ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

MONSIEUR BOBINET. Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE. Non, non, cela s'explique assez.

CRIQUET. Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE. Allons nous placer. *(Montrant Julie.)* Monsieur Tibaudier, prenez madame.

LE VICOMTE. Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COMTESSE. Mon Dieu, voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE. Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(Après que les violons ont quelque peu joué, toute la compagnie est assise)

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER *aux pieds de la Comtesse,* MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE

MONSIEUR HARPIN. Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE. Holà! Monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre comme cela une comédie?

MONSIEUR HARPIN. Morbleu! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE. Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie et troubler un acteur qui parle.

MONSIEUR HARPIN. Eh! têtebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE. En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

MONSIEUR HARPIN. Si fait, morbleu! je le sais bien; je le sais bien, morbleu! et...

LA COMTESSE. Eh fi! Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte!

MONSIEUR HARPIN. Eh! ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions, et il vaudrait bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et le sang, que de faire ce que vous faites avec monsieur le vicomte.

LE VICOMTE. Je ne sais pas, Monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; et, si...
MONSIEUR HARPIN. Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire ; vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.
LE VICOMTE. Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plaintes que vous pouvez avoir contre Madame la comtesse d'Escarbagnas.
LA COMTESSE. Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte, et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.
MONSIEUR HARPIN. Moi, me plaindre doucement ?
LA COMTESSE. Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.
MONSIEUR HARPIN. J'y viens, moi, morbleu! tout exprès; c'est le lieu qu'il me faut, et je souhaiterais que ce fût un théâtre public pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.
LA COMTESSE. Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le vicomte me donne? Vous voyez que monsieur Tibaudier qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.
MONSIEUR HARPIN. Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît. Je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous, mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.
LA COMTESSE. Mais vraiment, Monsieur le rece-

veur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; et ceux qui vous entendent croiraient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

MONSIEUR HARPIN. Hé ! ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE. Que voulez-vous donc dire avec votre Quittons la faribole ?

MONSIEUR HARPIN. Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte ; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur dont on lui voit trahir et la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue ; mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer devant bonne compagnie que je romps commerce avec vous, et que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE. Cela est merveilleux comme les amants emportés deviennent à la mode ; on ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, Monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

MONSIEUR HARPIN. Moi, morbleu, prendre place ! Cherchez vos bénêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la comtesse, à monsieur le vicomte ; et ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

MONSIEUR TIBAUDIER. Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici, et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

MONSIEUR HARPIN. Tu as raison, Monsieur Tibaudier.
LA COMTESSE. Pour moi, je suis confuse de cette insolence.
LE VICOMTE. Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.



SCÈNE DERNIÈRE

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE COMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE, JEANNOT, CRIQUET.

JEANNOT. Voilà un billet. Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.
LE VICOMTE, *lit*. En cas que vous ayez queque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir.
Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée aussi.
JULIE. Ah ! Cléante ! quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès. ?
LA COMTESSE. Comment donc ! qu'est-ce que cela veut dire ?
LE VICOMTE. Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie, et si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE. Quoi ! jouer de la sorte une personne de ma qualité !

LE VICOMTE. C'est sans vous offenser, Madame, et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE. Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

MONSIEUR TIBAUDIER. Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE. Souffrez, Madame, qu'en enrageant nous puissions voir ici le reste du spectacle.





LES

FEMMES SAVANTES



MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LES FEMMES SAVANTES

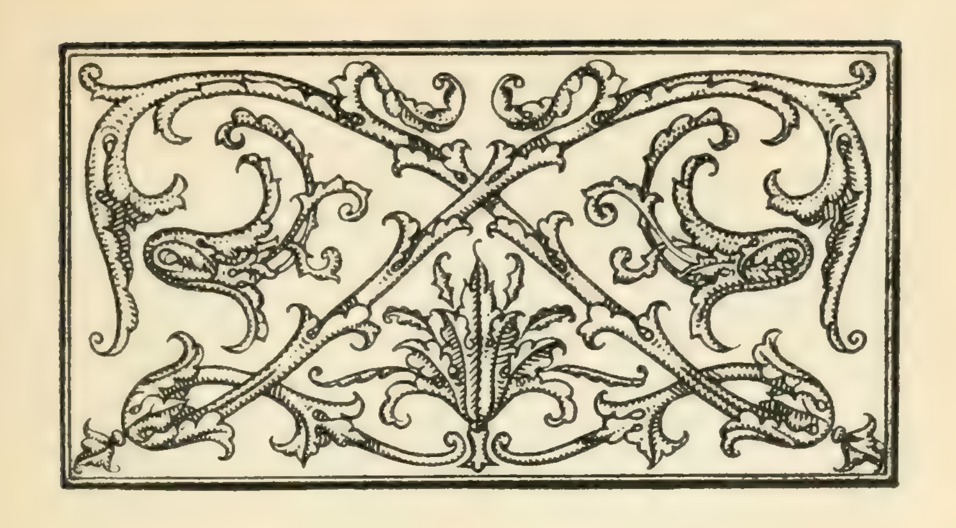
COMÉDIE EN CINQ ACTES
EN VERS
1672



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
M. CM. XXIII





NOTICE

Les Femmes Savantes *furent jouées pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 mars 1672.*

On sait que Molière, malgré ses succès retentissants, recevait force coups de boutoir de gens qui prétendaient le conseiller; une expression circulait à son propos, car de tout temps les producteurs ont été poursuivis par un mot adopté exprès pour eux ou plutôt contre eux. On reprochait à Molière de ne pas toujours donner quelque chose de tout-à-fait achevé. *Ce* tout-à-fait achevé *que l'on souhaitait qu'il donnât laissait entendre qu'il était en somme un auteur trop facilement content de ce qui lui passait par la tête; dont les idées jetées un peu au hasard n'approfondissaient pas les choses; bref un auteur négligent. Cela était dit non point au sujet d'impromptus composés pour les spectacles de la Cour, ni à propos de certaines farces, écrites aussi pour satisfaire aux plaisirs du Roi, mais — naturellement — au sujet de grandes comédies de caractère comme* L'Avare *ou* Le Misanthrope.

L'Avare *avait été jugé imparfait par certains;* Le

Misanthrope *avait été jugé ou faux ou exagéré par d'autres; et cela parce que Molière n'avait pas eu la patience de composer... Le « pas tout-à-fait achevé » était une antienne, nous dirions aujourd'hui dans un demi-argot le « bateau » qu'on lui montait.*

Nous serions bien naïfs de croire qu'une vie littéraire comme celle du grand homme passa facilement entre les mailles du filet de la jalousie. Admiré et soutenu par le Roi, — donc par la Cour, — applaudi par la Ville, Molière était un auteur qu'il était difficile d'exécuter une bonne fois. On inventa donc pas tout-à-fait achevé *et pour peu qu'il fût forcé de composer des spectacles pour le Roi, les cuistres triomphaient en prétendant d'un air entendu qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur ses possibilités.*

Comme toujours, dans des cas semblables, les indifférents ou les amis timides adoptaient en sourdine l'expression répandue savamment par les ennemis, tant il est vrai que la malveillance trouve plus facilement des débouchés que la bienveillance! C'est ainsi que le lendemain de la première représentation des Femmes Savantes, *Donneau de Visé, qui était non seulement sans jalousie et sans fiel à l'égard de Molière, mais bienveillant et admiratif, écrivait dans* Le Mercure galant : *« Le fameux Molière ne nous a point trompés dans l'espérance qu'il nous avait donnée, il y a tantôt quatre ans, de faire représenter au Palais-Royal une piece comique de sa façon qui fût* tout-à-fait achevée. *» Cet homme aimable faisait donc sa partie dans le chœur qui entonnait la phrase toute faite : on juge ce que pouvaient dire ceux qui n'étaient pas des hommes aimables...*

A côté des malveillants, il y avait aussi — mais c'est alors un tout autre état d'esprit — ceux qui aimaient, qui respectaient Molière, mais qui croyaient à une hiérarchie dans ses œuvres. Boileau était du nombre, qui ne

reconnaissait pas l'auteur du Misanthrope, dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe. *Chose curieuse : Molière lui-même était peut-être de cet avis. Il ne paraît pas qu'il ait tenu rigueur à l'auteur des* Satires *d'avoir parlé en ces termes de* Scapin, *et nous avons vu dans la notice de* La Comtesse d'Escarbagnas *qu'il ne jugea pas cette comédie digne d'être imprimée. Elle ne le fut qu'après sa mort. Il est parfaitement possible que Molière ait divisé son œuvre en deux parts, dans l'estime qu'il portait à ses écrits : l'une contenant les œuvres « sérieuses », bien faites, approfondies ; l'autre contenant les amusettes, les délassements, les farces. La postérité, en ce cas, s'est montrée à son égard moins sévère que lui-même pour lui-même ; elle aime son « tout-à-fait achevé » aussi bien que ce qu'il croyait son « négligé ».*

Les Femmes Savantes *ont donc été écrites, selon toute vraisemblance, pour rassurer ses amis, rabattre le caquet de ses ennemis, et peut-être aussi pour se donner une satisfaction profonde, en composant une comédie de mœurs très bien composée.*

Il est certain qu'en écrivant cette comédie de mœurs, Molière a réussi un coup de maître. Autant la comédie de caractère contient en elle quelque chose de durable — le caractère des hommes restant le même malgré les changements des mœurs — autant la comédie de mœurs risque de se démoder, puisqu'elle risque de n'être plus compréhensible si les mœurs changent. Alceste et Harpagon existaient il y a trois mille ans et existeront dans trois mille ans, mais Chrysale, Philaminte, Bélise sont d'un autre ordre. Ce sont des exceptions dont les types auraient pu se périmer avec le temps. Or, il n'en est rien. Le style et le comique de Molière ont fait ce miracle : conserver la vie à des personnages qui n'existent plus. La majorité de nos contemporains pense à peu près tout le contraire de ce que dit Molière dans les Femmes Savantes. *Il*

n'est à peu près personne aujourd'hui qui cherche pour femme une jeune personne

> ... . dont la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Or, tout le monde se réjouit à voir jouer les Femmes Savantes, *et nous vivons à une époque où la femme de lettres n'est pas ridicule...*

Aucune pièce, d'ailleurs, n'est plus du XVIIe siècle que Les Femmes Savantes. *Elle n'aurait pas pu être écrite dans un autre siècle; à coup sûr elle n'aurait pas pu être écrite au XVIIIe. Elle aurait fait scandale. Elle respire une santé spéciale; elle étale un bon sens bourgeois, avec éloquence et bonheur; elle raille l'homme de lettres, avec une cruauté candide et joyeuse. On sent qu'elle a été écrite au temps des commis acharnés sur des besognes terre à terre, au temps des ministres réalistes, qui avaient à défendre et à solidifier un royaume; au temps, en un mot, où une société bien établie jetait les bases d'un ordre dans lequel il faut se maintenir, parce qu'on n'a encore rien trouvé d'autre pour le remplacer. Oui, elle aurait fait scandale au XVIIIe siècle, quand les gens du monde conviaient à leur table des écrivains dont l'œuvre sapait l'ordre où ils vivaient.* Les Femmes Savantes *c'est l'avertissement d'un grand esprit aux têtes légères des mondains. On reçoit, au XVIIe siècle, Trissotin et Vadius. On est ridicule de les recevoir. Mais, au XVIIIe siècle, Trissotin et Vadius font la révolution. On n'est plus ridicule, on est annihilé : il ne reste qu'à disparaître.*

*
* *

Une comparaison s'impose dès l'abord entre les Femmes Savantes *et une autre pièce de Molière. Beaucoup ont vu dans* Les Précieuses ridicules *une ébauche*

des Femmes Savantes. *Il est incontestable que le point de départ est le même, mais que la pièce en un acte ne pouvait prétendre à tant de développements et à tant de portraits que l'on admire dans la seconde.*

Le scandale fut grand, dans un certain milieu, et la joie du public non moins grande, quand on se fit un jeu de mettre des noms sur ceux que Molière avait donnés à ses personnages. Saint-Marc, dans son édition des Œuvres de Boileau, *note assez hardiment que Philaminte, Armande, Bélise sont Mme de Rambouillet, Mme la duchesse de Montausier, et sa fille. Dans le* Menagiana *une ligne de points remplace les noms véritables. L'influence du salon de Mme de Rambouillet faisait sans doute encore des siennes, — et ce terme est peut-être sévère, car il est bien osé de dire que cette influence a été mauvaise. Elle supprima, à l'aide d'une affectation peut-être risible, une certaine grossièreté qui nuisait fort au ton de la société polie. Il y aurait eu sans doute une part d'injustice, chez le grand comique, s'il avait étrillé ces nobles dames, après tout bien intentionnées. Rien ne prouve que ce soit elles qu'il ait voulu dépeindre. Il y avait alors, à Paris, bien d'autres salons, où l'on n'avait ni le ton aimable ni les connaissances réelles de l'Hôtel de Rambouillet.*

Le personnage de Trissotin, c'est l'abbé Cotin. Molière l'aurait d'abord appelé Tricotin, mais ce nom trop transparent était moins cruel que celui de trois fois sot. Cotin avait tenté, en 1666, à propos d'Alceste, d'indisposer le duc de Montausier contre Molière. Ce Cotin était un auteur hargneux. Il avait traité Boileau de sieur de Vipereaux. *Molière et Boileau n'étaient pas hommes à oublier.*

Il y avait aussi Ménage, qui leur avait manqué de respect, en maintes occasions. Ménage fut Vadius. Ménage et Cotin, d'accord durant longtemps, finirent

par se brouiller. D'Olivet est l'auteur d'une légende qui veut que l'abbé Cotin, s'étant rendu chez M[lle] *de Montpensier, lui ait lu un* sonnet à M[lle] de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur sa fièvre quarte. *« Comme il achevait de lire ses vers, Ménage entra. Mademoiselle les fit lire à Ménage, sans lui en nommer l'auteur. Ménage les trouva, ce qu'effectivement ils étaient, détestables. Là-dessus, nos deux poètes se dirent, à peu près l'un à l'autre, les douceurs que Molière a si agréablement rimées. »*

Cette histoire concorde peut-être trop bien avec la scène entre Trissotin et Vadius pour n'avoir pas été « arrangée » après coup. Certains ont prétendu que la dispute entre Ménage et l'abbé Cotin avait eu lieu sur un tout autre sujet et non pas en public ; que ce fut Boileau qui conseilla à Molière d'en tirer une scène pour sa comédie. Cette dernière assertion paraît la plus acceptable.

La pièce fut accueillie avec grande faveur par le public. Elle fut jouée onze fois du 11 mars au 5 avril 1672, et le 17 septembre, la troupe de Molière la présenta au Roi, à Versailles. Le succès à la Cour ne fut pas moins grand qu'à la Ville.

A. R.



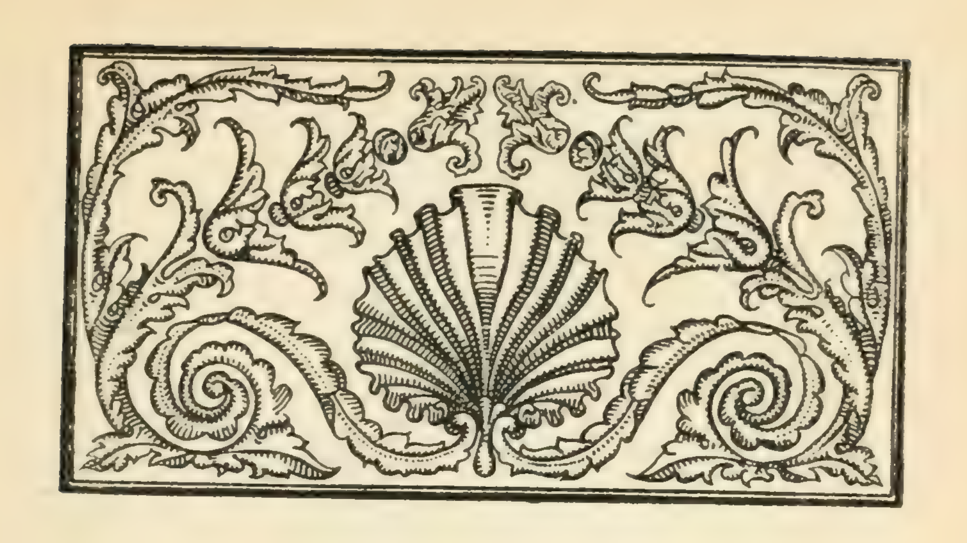


PERSONNAGES

CHRYSALE, bon bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.
ARMANDE, } filles de Chrysale et
HENRIETTE, } de Philaminte.
ARISTE, frère de Chrysale.
BÉLISE, sœur de Chrysale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel esprit.
VADIUS, savant.
MARTINE, servante de cuisine.
LÉPINE, laquais.
JULIEN, valet de Vadius.
LE NOTAIRE.

La scène est à Paris.





ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE

Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE

Oui, ma sœur.

ARMANDE

Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter ?

HENRIETTE

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur...

ARMANDE

Ah! mon Dieu. fi!

HENRIETTE

Comment?

ARMANDE

Ah! fi! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE

De tels attachements, ô Ciel! sont pour vous plaire!

HENRIETTE

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,

Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière :
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est
[tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.

Ne troublons point du Ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire;
Nous saurons toutes deux imiter notre mère:
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté du sens et des grossiers plaisirs;
Vous aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devrez la clarté,
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à
[prendre.
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE

Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE

Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE

Oui; mais tous ces soupirs chez vous sont choses [vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines :
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie à toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations,
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?

Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit
[morte ?

HENRIETTE

Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le crois.

ARMANDE

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE

Je ne sais pas; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir
Je l'aperçois qui vient, et sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.



SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE

HENRIETTE

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur,
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE, *à Armande*

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu ;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
(Montrant Henriette.)
Mon amour et mes vœux, sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte :
Vous avez bien voulu les cho es de la sorte
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs ;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle ;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents ;
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes [chaînes.
(Montrant Henriette.)
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer de rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE

Eh ! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE

Eh ! doucement ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour ;
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE

J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE

Moi, ma sœur ? point du tout. Je sais que sur vos
[sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,

Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je crois
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; et, pour y travailler...

ARMANDE

Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute
[fière.

HENRIETTE

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;
Et, si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.



SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE,

HENRIETTE

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

HENRIETTE

Le plus sûr est de gagner ma mère:
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton asbolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur flatter leur caractère,
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère,
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,

Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur,
Et pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE

Oui, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je connaissais avant que l'avoir vu.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût le poète;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE

Quel conte?

CLITANDRE

Non : je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.



SCÈNE IV

CLITANDRE, BÉLISE

CLITANDRE

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
t se découvre à vous de la sincère flamme...

BÉLISE

Ah! tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre
[âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais, si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme.
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE

Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue.
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite, et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE

Eh! Madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE

Mon Dieu, point de façons : cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE

Mais...

BÉLISE

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE

Mais votre erreur...

BÉLISE

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE

Je veux être pendu si je vous aime, et sage...

BÉLISE

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.
(Elle sort.)

CLITANDRE

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTE

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt.
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire,
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais...



SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE

ARISTE

Ah! Dieu vous gard', mon frère.

CHRYSALE

Et vous aussi,
Mon frère.

ARISTE

Savez-vous ce qui m'amène ici ?

CHRYSALE

Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?

CHRYSALE

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE

En quel estime est-il, mon frère, auprès de vous ?

CHRYSALE

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et conduite ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE

On le dit.

CHRYSALE

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants.

ARISTE

Je le crois.

CHRYSALE

Nous donnions chez les dames romaines,
Et tout le monde là parlait de nos fredaines;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.



SCÈNE III

BÉLISE, CHRYSALE, ARISTE

ARISTE

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE

Quoi! de ma fille?

ARISTE

Oui; Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE

Comment, ma sœur?

BÉLISE

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE

Non, j'en suis assurée.

ARISTE

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE

Eh! oui.

ARISTE

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE

Fort bien.

ARISTE

Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE

Vous le voulez savoir?

ARISTE

Oui. Quoi?

BÉLISE

Moi.

ARISTE

Vous?

BÉLISE

Moi-même.

ARISTE

Hai, ma sœur!

BÉLISE

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fais?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Licidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE

Ces gens vous aiment?

BÉLISE

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE

Ils vous l'ont dit?

BÉLISE

Aucun n'a pris cette licence :
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements ont tous fait leur office.

ARISTE

On ne voit presque point céans venir Damis.

BÉLISE

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE

De mots piquants partout Dorante vous outrage.

BÉLISE

Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE

Cléonte et Licidas ont pris femmes tous deux.

BÉLISE

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE

Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

CHRYSALE

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE

Ah! chimères? Ce sont des chimères, dit-on?
Chimères, moi? Vraiment chimères est fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE

CHRYSALE

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme :
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE

Faut-il le demander, j'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRYSALE

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE

Oui; mais, pour appuyer votre consentement,

Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

CHRYSALE

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE

Mais...

CHRYSALE

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans délai.



SCÈNE V

MARTINE, CHRYSALE

MARTINE

Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'on dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRYSALE

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE

Ce que j'ai?

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE

Votre congé?

MARTINE

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE

Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude :
Et je ne veux pas, moi...



SCÈNE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE

PHILAMINTE

Quoi! je vous vois, maraude?

Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE

Tout doux!

PHILAMINTE

Non, c'en est fait.

CHRYSALE

Eh!

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE

En aucune façon.

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE

Mon Dieu, non,
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRYSALE

(A Martine.) *(A Philaminte.)*
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE

Cela ne sera rien.

CHRYSALE

Oh! oh! Peste, la belle!
Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE

Pis.

CHRYSALE

Comment, diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis...

PHILAMINTE

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE

Est-cela...

PHILAMINTE

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute obéir à ses lois ?

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE

Si fait.

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez !

CHRYSALE

Je n'ai garde !

BÉLISE

Il est vrai que ce sont des pitiés :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE

L'impudente ! Appelez un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE

Hé bien, ne voilà pas encore de son style!
Ne servent pas de rien !

BÉLISE

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrûment!
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE

En voilà pour tuer une oreille sensible!

BÉLISE

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

PHILAMINTE

O Ciel!

BÉLISE

Grammaire est prise à contresens par toi,
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE

Quelle âme villageoise !
La grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE

J'ai, Madame, à vous dire
Que je connais point ces gens-là.

PHILAMINTE

Quel martyre !

BÉLISE

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE

Qu'ils s'acccordent entre eux, ou se gourment,
[qu'importe ?

PHILAMINTE, *à sa sœur.*

Eh ! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(A son mari.)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir !

CHRYSALE

(A part.)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE

(Haut.)
Moi? point. Allons, sortez.
(Bas.)
Va-t'-en, ma pauvre enfant.



SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE

CHRYSALE

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie:
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vice d'oraison,
De mots estropiés cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont, ou le pléonasme, ou la cacaphonie.

CHRYSALE

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses [herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux [prendre soin.
Guenille, si l'on veut: ma guenille m'est chère.

BÉLISE

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,

L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant,
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE

Ah ! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE

Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE

Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur.

PHILAMINTE

Comment donc ?

CHRYSALE

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite,
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,

Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on ait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sans-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses :
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie,
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausses.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,

Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse);
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE

Quelle bassesse, ô Ciel, et d'âme et de langage !

BÉLISE

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et de confusion j'abandonne la place.



SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE

PHILAMINTE

Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

CHRYSALE

Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle ; c'est fait ;
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée ;
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien ;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.
Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin dont on nous fait crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici surperflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.



SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE

ARISTE

Hé bien ? La femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE

Oui.

ARISTE

Quel est le succès ? Aurons-nous Henriette ?
A-t-elle consenti ? l'affaire est-elle faite ?

CHRYSALE

Pas tout à fait encor.

ARISTE

Refuse-t-elle ?

CHRYSALE

Non.

ARISTE

Est-ce qu'elle balance ?

CHRYSALE

En aucune façon.

ARISTE

Quoi donc ?

CHRYSALE

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE

Un autre homme pour gendre ?

CHRYSALE

Un autre.

ARISTE

Qui se nomme ?

CHRYSALE

Monsieur Trissotin.

ARISTE

Quoi ! ce monsieur Trissotin...

CHRYSALE

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE

Vous l'avez accepté ?

CHYRSALE

Moi ? Point, à Dieu ne plaise !

ARISTE

Qu'avez-vous répondu ?

CHRYSALE

Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez vous su du moins lui proposer Clitandre ?

CHRYSALE

Non : car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point

ARISTE

Certes votre prudence est rare au dernier point !
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?
Et se peut il-qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRYSALE

Mon Dieu, vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon.
Et cependant, avec toute sa diablerie
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse ;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse ;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en bête, par le nez.
Quoi ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous
[nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un : Je le veux ?
Vous laisserez sans honte immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tous coups votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,

Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout
[cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE

C'est bien dit.

CHRYSALE

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE

Il est vrai.

CHRYSALE

Trop joui de ma facilité.

ARISTE

Sans doute.

CHRYSALE

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure:
Faites-le moi venir, mon frère, tout à l'heure.

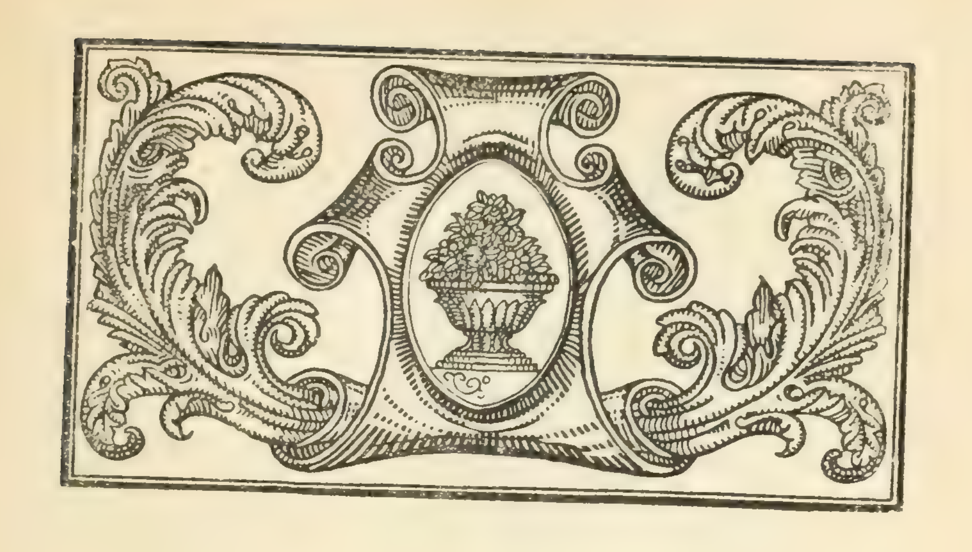
ARISTE

J'y cours de ce pas.

CHRYSALE

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE,
TRISSOTIN, LÉPINE

PHILAMINTE

Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE

Je brûle de les voir.

BÉLISE

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE

Ce sont charmes pour moi que ce qui part de vous.

ARMANDE

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE

Dépêchez.

BÉLISE

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN

Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE

Qu'il a d'esprit!



SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE

PHILAMINTE

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE

Approchez, et venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE

Il n'importe. Aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ai nulle envie.

BÉLISE

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.
(Le laquais tombe avec la chaise.)

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

LÉPINE

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE

Le lourdaud !

TRISSOTIN

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE

Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vout le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE

Ah! je n'en doute point.

PHILAMINTE

Donnons vite audience.

BÉLISE, *à chaque fois qu'il veut lire, l'interrompt.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN

SO...

BÉLISE

Silence, ma nièce.

TRISSOTIN

SONNET

A LA PRINCESSE URANIE
SUR SA FIÈVRE

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE

Ah! le joli début!

ARMANDE

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE

Luiseul des vers aisés possède le talent!

ARMANDE

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE

J'aime *superbement et magnifiquement;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BÉLISE

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE

Prudence endormie!

BÉLISE

Loger son ennemie!

PHILAMINTE

Superbement et magnifiquement!

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE

Ah! tout doux, laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE

Mais on comprend-on bien comme la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE

Oh! oh!

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts;
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die!
Ce *quoi qu'on die,* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble,
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN

Hai! hai!

ARMANDE

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fièvre injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN

Faites-la sortir quoi qu'on die...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN

De votre riche appartement...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Riche appartement!

TRISSOTIN

Où cette ingrate insolemment...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE

Votre belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE

Ah!

TRISSOTIN

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Ah!

TRISSOTIN

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE

On n'en peut plus.

BÉLISE

On pâme.

ARMANDE

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE

Si vous la conduisez aux bains...

BÉLISE

Sans la marchander davantage...

PHILAMINTE

Noyez-la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE

Quoi! sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE

Point : je n'écoute pas.

PHILAMINTE

Ah! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN

SUR UN CARROSSE
DE COULEUR AMARANTE
DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES

PHILAMINTE

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN

L'Amour si chèrement m'a vendu son lien...

BÉLISE, ARMANDE ET PHILAMINTE

Ah!

TRISSOTIN

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien.
Et, quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs...

PHILAMINTE

Ah! *ma Laïs!* Voilà de l'érudition.

BÉLISE

L'enveloppe est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN

Et, quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE

Oh! oh! oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline : *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,

Si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu,
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée :
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN

Je m'attache, pour l'ordre, au péripatétisme.

PHILAMINTE

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE

Epicure me plaît et ses dogmes sont forts.

BÉLISE

Je m'accommode assez, pour moi des petits corps;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE

Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements.
Par une antipathie ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences

Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN

Voilà certainement d'admirables projets.

BÉLISE

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages.
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis.
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.



SCÈNE III

LÉPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS

LÉPINE

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous.
Il est vêtu de noir et parle d'un ton doux.

TRISSOTIN

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE

Pour le faire venir vous avez tout crédit.
(A Armande et à Bélise.)
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.
(A Henriette qui s'en va.)
Holà! je vous ai dit en paroles bien claires
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame :
Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.

PHILAMINTE

La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE

Du grec, ô Ciel! du grec! Il sait du grec! ma sœur!

BÉLISE

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE

Quoi! Monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous em-
[brasse.

(Il les baise toutes, jusques à Henriette, qui le refuse.)

HENRIETTE

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS

Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations;
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les [autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS

Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix...

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
(A Trissotin.)
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur?

VADIUS

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS

Vous?

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS

Allez, cuistre...

PHILAMINTE

Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Hé bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.



SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE

TRISSOTIN

A mon emportement ne donnez aucun blâme :
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE

A vous remettre bien je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire.
J'aime à vivre aisément, et dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE

Oui ; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner

La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit,
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE

Moi, ma mère?

PHILAMINTE

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, *à Trissotin*

Je vous entends. Vous yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède :
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, *à Henriette*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore
Me met...

HENRIETTE

Tout beau, Monsieur! il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE

Comme vous répondez!
Savez-vous bien que si...? Suffit, vous m'entendez.
(A Trissotin.)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.



SCÈNE V

HENRIETTE, ARMANDE

ARMANDE

On voit briller pour vous les soins de notre mère;
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE

Si l'hymen, comme à vous me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE

Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents;
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain par votre résistance...



SCÈNE VI

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE

CHRYSALE, *à Henriette, en lui présentant Clitandre*

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main,
Et le considérez désormais dans votre âme
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE

De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parents;
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord,
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE

Taisez-vous, péronnelle!
Allez philosopher tout le soûl avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons, vite.

ARISTE

Fort bien; vous faites des merveilles.

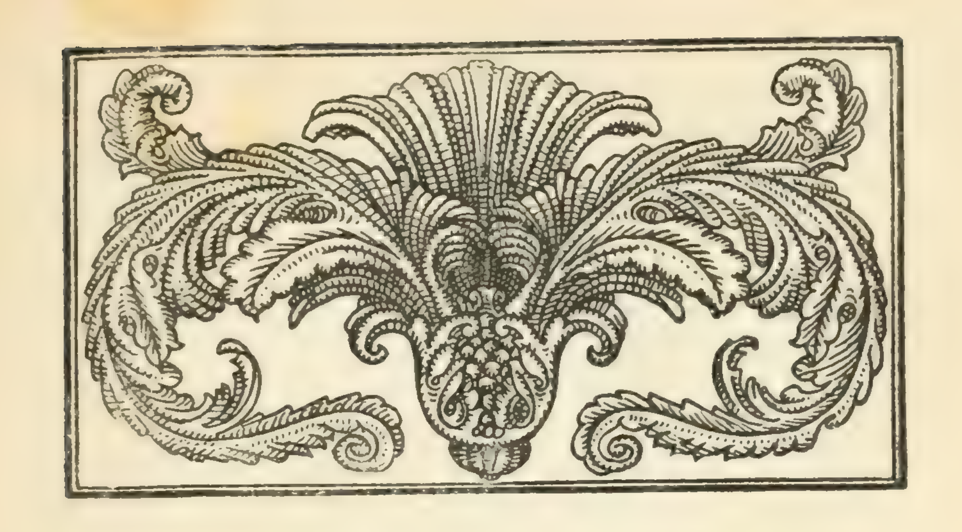
CLITANDRE

Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est
[doux!

CHRYSALE

Allons, prenez sa main, et passez devant nous,
(A Ariste.)
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, PHILAMINTE

ARMANDE

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obéissance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et semblait suivre moins les volontés d'un père
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE

On vous en devait bien aux moins un compliment,

Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours;
Mais, dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.



SCÈNE II

CLITANDRE, *entrant doucement et évitant de se montrer,*
ARMANDE, PHILAMINTE

ARMANDE

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE

Petit sot!

ARMANDE

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE

Le brutal!

ARMANDE

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE

L'impertinent!

ARMANDE

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE

Eh! doucement, de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser.
Vous en seriez trop digne, et les premieres flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes

Qu'il faut perdre fortune et renoncer au jour
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE

Appelez-vous, Madame, une infidélité,
Ce que m'a de vôtre âme ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose,
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins, ne peuvent rien
[sur vous ;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux :
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez ?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE

Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée,
Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.

Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une chose indigne il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, et non pour autre chose,
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on aime un corps.

CLITANDRE

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme
[une âme ;
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art,
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées ;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisées :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me
[donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments ;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentiments,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux

Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE

Il n'est plus temps, Madame: une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon
[suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE

Eh! Madame, voyez votre choix, je vous prie;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est
[contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,

Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez si vous les aviez faites.

PHILAMINTE

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.



SCÈNE III

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE

TRISSOTIN

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouverait ni rime ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

CLITANDRE

Cette vérité veut quelque adoucissement.

Je m'explique, Madame, et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne tiens, pas quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE

Sans être fort habile,
La preuve m'en serait, je pense, assez facile.
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

CLITANDRE

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE

Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisqu'ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus grande entre pédant et sot.

TRISSOTIN

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE

Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE

Le savoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands [charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître,
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

CLITANDRE

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE

Eh! Madame, de grâce,
Monsieur est assez fort sans qu'à son aide on passe:
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE

Autre second, je quitte la partie.

PHILAMINTE

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE

Eh! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense;
Il entend raillerie autant qu'homme de France,
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit:
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit;
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout,
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN

Ce que je vois, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE

Je vois votre chagrin, et que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros?

Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire !
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres ;
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE

Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement
C'est le nom du rival qui dans votre âme excite...



SCÈNE IV

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE

JULIEN

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis, il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE, *lit*

Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

PHILAMINTE, *poursuit*

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,

Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites qu'afin de lui faire connaître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
Dès ce soir à monsieur je marierai ma fille.
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.
(Elle s'en va.)

ARMANDE

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE

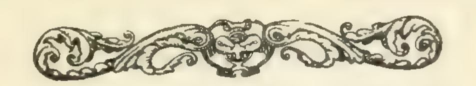
J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.



SCÈNE V

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE

CLITANDRE

Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE

Dès ce soir ?

CLITANDRE

Dès ce soir.

CHRYSALE

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRYSALE

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE

Et Madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE

Et moi je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah ! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon
[gendre.

HENRIETTE

Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE

Quelque secours puissant qu'on promette à ma
[flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE

Je ne puis qu'être heureux quand j'aurai son appui.

HENRIETTE

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

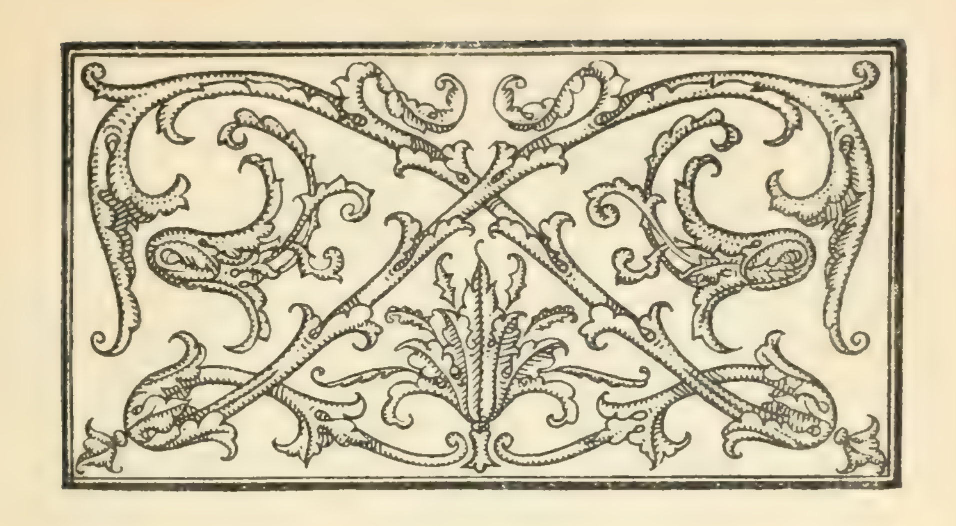
HENRIETTE

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour.





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, TRISSOTIN

HENRIETTE

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu. Monsieur, vous parler tête à tête
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas,
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses

Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses ;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on saurait estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE

Non; à ces premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de nos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite;
Le caprice y prend part, et, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.

Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir.
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre

TRISSOTIN

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...?

HENRIETTE

Eh! Monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE

Eh! de grâce, Monsieur...

TRISSOTIN

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.

Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée;
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne
A vouloir sur un cœur user de violence; [pense
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre?

TRISSOTIN

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré :
A tous événements le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensais pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oserais me croire

Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure entre nous
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là dedans fait venir le notaire.



SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE

CHRYSALE

Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change.
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE

Comment! Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE

M'en préserve le Ciel!

CHRYSALE

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

HENRIETTE

Non, mon père.

CHRYSALE

Est-ce donc qu'à l'âge où je me vois
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE

Si fait.

CHRYSALE

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE

Eh! non, mon père.

CHRYSALE

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE

Fort bien, mon père.

CHRYSALE

Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE

Oui, vous avez raison.

CHRYSALE

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE

D'accord.

CHRYSALE

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE

Eh! oui.

CHRYSALE

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE

Qui vous dit le contraire?

CHRYSALE

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE

Hélas! vous flattez là le plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE

Nous verrons si ma femme, à mes désirs rebelle...

CLITANDRE

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE

Secondez-moi bien tous.

MARTINE

Laissez-moi, j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.



SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE,
TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRYSALE,
CLITANDRE. HENRIETTE, MARTINE

PHILAMINTE

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE

Notre style est très bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents,
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE

Moi? Si j'allais, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYSALE

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE

Bon.

CHRYSALE

Oui. La voilà, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE

L'époux que je lui donne
Est monsieur.

CHRYSALE

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse est monsieur.

LE NOTAIRE

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE

Quoi donc! vous combattez les choses que je veux?

CHRYSALE

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE

Vraiment, à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci!

CHRYSALE

Enfin, pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE

Et moi, pour son époux voici qui je veux prendre :
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYSALE

Ouais! Vous le prenez là d'un ton bien absolu!

MARTINE

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE

C'est bien dit.

MARTINE

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE

Sans doute.

MARTINE

Et nous voyons que d'un homme on se gausse
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE

Il est vrai.

MARTINE

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point s'il faisait le Jocrisse;
Et, si je contestais contre lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE

C'est parler comme il faut.

MARTINE

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant qui sans cesse épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant savoir le grais ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE

Fort bien.

PHILAMINTE

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE

Est-ce fait? et sans trouble ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE

Elle a dit la vérité.

PHILAMINTE

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
Henriette et monsieur seront joints de ce pas;
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE

Voilà dans cette affaire un accommodement,
Voyez : y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE

Eh! mon père!

CLITANDRE

Eh! Monsieur!

BÉLISE

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue.



SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE
HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN,
LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE

ARISTE

J'ai regret de troubler un mystère joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles :
(A Philaminte.)
L'une pour vous me vient de votre procureur ;
(A Chrysale.)
L'autre pour vous me vient de Lyon.

PHILAMINTE

Quel malheur
Digne de nous troubler pourrait-on nous écrire ?

ARISTE

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE

Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu votre procès, que vous deviez gagner.

CHRYSALE

Votre procès perdu !

PHILAMINTE

Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune
A braver comme moi les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la cour.

Condamnée ! Ah ! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE

Il a tort, en effet,
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée
Par arrêt de la cour de payer au plus tôt
Quarante mille écus et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE

Voyons l'autre.

CHRYSALE

Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante

et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour, ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE

Ah ! quel honteux transport ! Fi ! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui :
(Montrant Trissotin.)
Son bien peut nous suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE

Cette réflexion vous vient en peu de temps !
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN

De tant de résistance à la fin je me lasse,
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie :

Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.
(Il sort.)

PHILAMINTE

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE

Je ne me vante point de l'être; mas enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE

Non, ma mère, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE

Quoi ! vous vous opposez à ma félicité ?
Et, lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux
J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires ;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me serait sans vous insupportable.

HENRIETTE

L'amour dans son transport parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie
Que les fâcheux besoins des choses de la vie,
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir ;
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles,
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter, pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai pouvait être.

CHRYSALE

Le Ciel en soit loué !

PHILAMINTE

J'en ai la joie au cœur
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE

Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez !

PHILAMINTE

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son
[cœur;
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

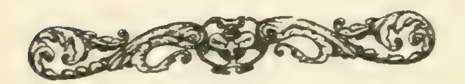
CHRYSALE

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.





DIJON — DARANTIERE



LE MALADE IMAGINAIRE



MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

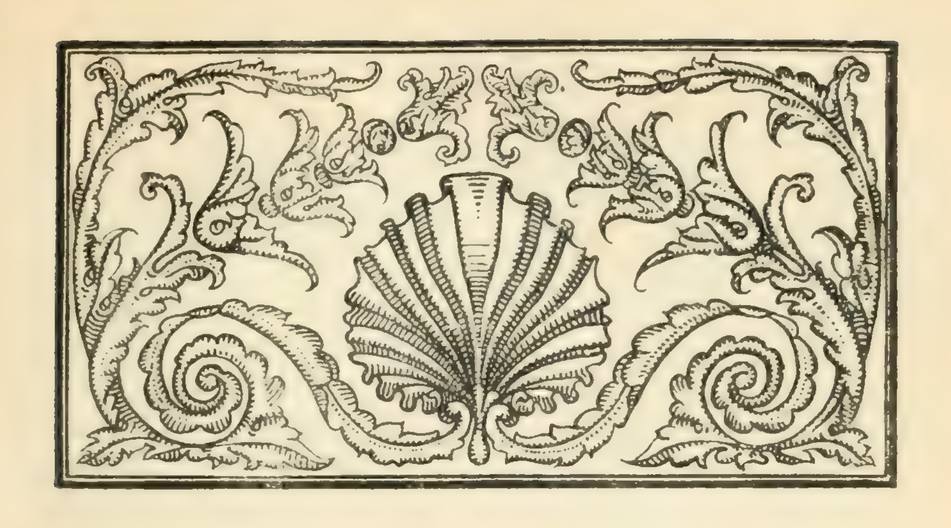
LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES
EN PROSE
1673



PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
M. CM. XXIII





NOTICE

Le Malade Imaginaire *fut représenté pour la première fois, à Paris, au Palais-Royal, le 10 février 1673.*

Molière avait voulu préparer un spectacle de carnaval pour égayer le Roi lors de son retour victorieux de Hollande. Tant de fois, le Roi lui avait demandé de plier son génie aux exigences des spectacles de la Cour que le grand comique s'attendait à un nouveau désir de la haute volonté qui lui avait souvent dicté des canevas. Certains ont cru voir une sorte de disgrâce dans l'abstention du monarque. Il n'en est rien. Louis XIV aimait Molière, et l'on sait l'aide que toujours il donna à celui qui fut son auteur préféré. Si la haute comédie, dans la littérature française, eut avec Molière son maître incontesté, elle a trouvé dans le Roi qui fit construire Versailles et ses jardins, et qui mit son génie régulateur au service de tout ce qui était grand et beau, pour la plus grande gloire de la France, un incomparable soutien ; et ce n'est pas trop de dire que Molière dut au roi d'être, de son vivant, placé si haut dans l'estime des hommes. Qui nous dit, que sans le roi, jalousé comme il était par tant de gens qui ne le valaient pas mais qui étaient puis-

sants, qui nous dit que la comédie, en France, aurait tenu dès le XVIIe siècle la place qu'elle a eue? Louis XIV, qui a su discerner la valeur de tant d'hommes différents, fortement les uns des autres, celle d'un Colbert, d'un Louvois, d'un Vauban, d'un Le Nôtre, d'un Mansard, sut comprendre l'influence qu'il lui fallait exercer... mais aussi, il voulut aider de toute sa puissance l'homme prodigieux qui apportait à la France l'art magnifique et nouveau de l'opéra : Lulli. C'est Lulli, comme l'a si bien rappelé H. Prunières, qui a créé cette incomparable école française de musique qui détrôna l'influence italienne. C'est Lulli, auquel le grand Rameau rendit le plus noble hommage, et que Bach étudia avec ferveur... Le Roi savait ce qu'il faisait en aidant le Florentin : s'il y a eu un opéra en France, c'est à sa magnificence qu'on le doit, à sa générosité envers le génie.

Certes, le coup dut être dur pour Molière, en voyant que le goût du souverain pour l'opéra était aussi grand que pour la comédie. Ce sont là de ces amertumes qui n'épargnent pas, hélas! le génie. Aujourd'hui que l'écho des querelles s'est tu depuis des siècles, nous admirons l'ensemble de tant de beautés.

Mme de Sévigné pleurait en entendant des romances de Lulli : la Cour et la Ville, imitant le goût du Roi, ne pleurèrent peut-être pas, mais elles fêtèrent le musicien de génie qui savait les charmer avec des harmonies si subtiles qu'il est presque impossible, en les écoutant, de saisir la cause des émotions qu'elles suggèrent.

Lulli et Molière collaboraient pour le Roi. On les appelait les « deux Baptistes ». Ce n'était pas une sympathie irrésistible, comme le cas se présente parfois, qui les avait unis. C'était un ordre supérieur. Cependant, ils étaient en fort bons termes.

En 1669, un certain Pierre Perrin, poète, obtint le privilège pour une académie d'Opéra qui s'ouvrit rue

Guénégaud, en 1671. Les représentations eurent beaucoup de succès mais peu de représentations. Quand Perrin eut fait de mauvaises affaires, l'astucieux Lulli brigua son privilège. Baudron de Senecé raconte que Molière avait eu l'intention de réclamer ce privilège, désireux qu'il était d'écrire des poèmes d'opéras que Lulli eût mis en musique.

Cependant Lulli, en 1672, armé de son privilège, ouvrit de nouveau la salle où Perrin n'avait pas réussi, et il donna les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, *où se trouvaient des scènes entières de Quinault, et... la Pastorale des* Amants Magnifiques. *Molière, pour faire concurrence à la nouvelle entreprise, reprenait* Psyché *avec les vers de Quinault et la musique de Lulli... Mais le privilège de Lulli empêchait les autres théâtres de jouer de la musique avec plus de quatre voix et six violons !* (1)

En 1672, Molière devait travailler au Malade Imaginaire. *Or, pour les représentations à la Ville de* La Comtesse d'Escarbagnas *il s'adressait déjà à Charpentier. Il avait refusé les offres de collaboration musicale du charmant et pittoresque d'Assoucy, poète, mais musicien de l'*Andromède *de Corneille. Charpentier arrivait de Rome, où il avait étudié sous la direction de Carissimi. On l'appelait Charpentier-l'Italien, car il représentait, lui Français, la musique italienne, Lulli, le Florentin, représentant la musique française. Ce fut donc Charpentier qui fit la musique du* Malade Imaginaire.

D'aucuns ont prétendu que nulle pièce de Molière ne déchaîne autant le rire que le Malade Imaginaire; *que Molière se serait vengé, dans cette pièce, de ce que les médecins le soignassent mal... C'est aller un peu loin dans l'affirmation :* Le Malade Imaginaire *est une comédie de*

(1) Cf. LULLY, par H. Prunières (Laurens, éditeur).

caractère, avec parfois un certain de farce, fort à la mode en son temps. La pièce est composée comme celle qu'il écrivit pour les plaisirs du Roi et de la Cour. La Ville profita de ce que la Cour ne vit pas.

On sait que Molière, peu de jours après la représentation, tomba au moment, où d'après la tradition, il prononçait « Juro », (dans la cerémonie). Il fut terrassé sur ces planches où il avait passé sa vie de labeurs sans nombre, et de tristesses aussi. Quelque comique et charmante que soit la fameuse cérémonie, durant laquelle il est dans les habitudes de couronner son buste, notre cœur peut-il ne pas se serrer en entendant le dernier mot qu'il prononça devant ce public qui lui est resté fidèle depuis plus de deux siècles?

A. R.



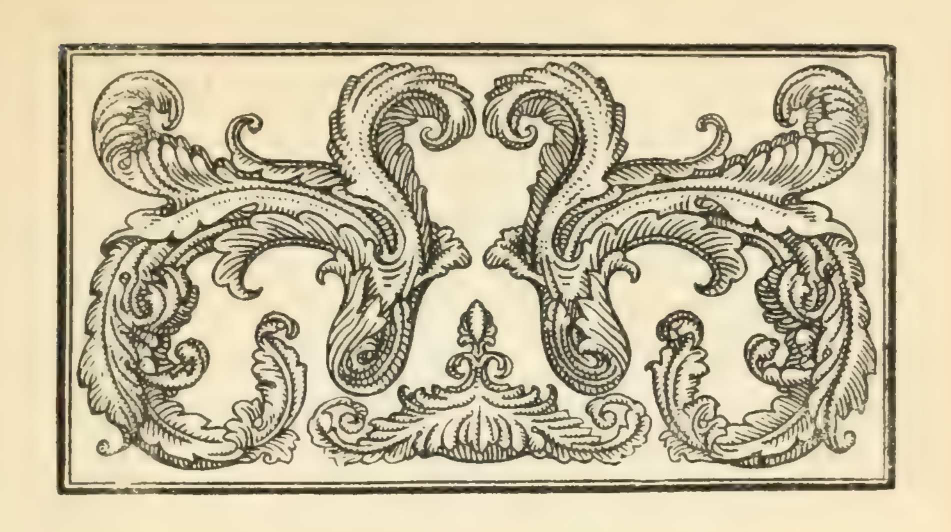


PERSONNAGES

ARGAN, malade imaginaire.
BÉLINE, seconde femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de Cléante.
LOUISON, petite-fille d'Argan et sœur d'Angélique.
BÉRALDE, frère d'Argan.
CLÉANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique.
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan.
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire.
MONSIEUR BONNEFOI, notaire.
TOINETTE, servante.

La scène est à Paris.





PROLOGUE

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire,* dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

(La décoration représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.)

ÉGLOGUE

EN MUSIQUE ET EN DANSE

FLORE, PAN, CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS,
DORILAS, DEUX ZÉPHYRS,
TROUPE DE BERGÈRES ET DE BERGERS

FLORE

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergères,

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergères,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ

Berger, laissons là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS

Mais au moins dis-moi, cruelle,

TIRCIS

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMÈNE ET DAPHNÉ

Voilà Flore qui nous appelle.



ENTRÉE DE BALLET

Toute la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE

Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jeter tant de réjouissance ?

DAPHNÉ

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS

D'ardeur nous en soupirons tous.

TOUS ENSEMBLE

Nous en mourons d'impatience.

FLORE

La voici ; silence, silence !
Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour ;
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes ;
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis,
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUS

Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que de plaisirs, que de ris, que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

AUTRE ENTRÉE DE BALLET

Tous les bergers et bergères expriment par des danses les transports de leur joie.

FLORE

De vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matières.
Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez entre vous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

TOUS

Formons entre nous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

FLORE

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présents de mon empire
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des rois.

CLIMÈNE

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS

O trop chère espérance!

DORILAS

O mot plein de douceur!

TOUS DEUX

Plus beau sujet, plus belle récompense,
Peuvent-ils animer un cœur?

Les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux zéphyrs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.

TIRCIS

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Digues, châteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide.
Tel, et plus fier, et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.



BALLET

Les bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée
Fait d'épouvante et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.



BALLET

Les bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS

Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'histoire passée
Ce que LOUIS est à nos yeux.



BALLET

Les bergers et bergères de son côté font encore la même chose.

DORILAS

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.



BALLET

Les bergères de son côté font encore de même, après quoi, les deux partis se mêlent.

PAN, *suivi de six faunes.*

Laissez, laissez bergers, ce dessein téméraire;
Hé! que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'eutreprendrait pas de dire?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers les cieux sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image;

Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs,
Laissez, laissez là sa gloire
Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUS

Laissons, laissons là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.



ENTRÉE DE BALLET

Les deux zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ, *en leur donnant la main.*

Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS

Ah! que d'un doux succès notre audace est suivie!

FLORE ET PAN

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANTS

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

TOUS

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes et nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faisons aux échos redire mille fois :
LOUIS est le plus grand des rois.
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!



DERNIÈRE ET GRANDE ENTRÉE DE BALLET

Faunes, bergers et bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danses ; après quoi, ils se vont préparer pour la comédie.



AUTRE PROLOGUE

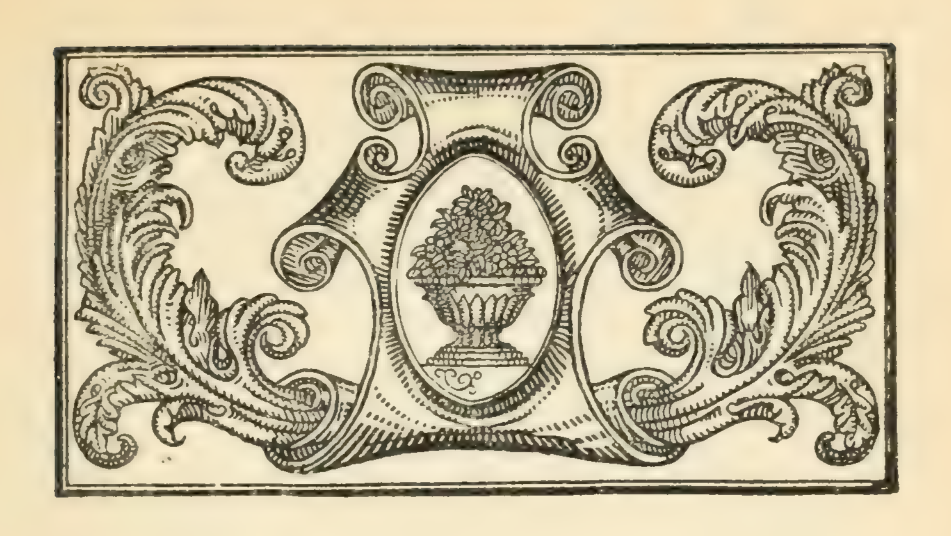
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère :
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Hélas! hélas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorants médecins; vous ne sauriez le faire :
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connaissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins, etc.

(Le théâtre change et représente une chambre.)





ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ARGAN, *seul dans sa chambre, assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants :* Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sols. » Oui; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé

avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon... dix et quinze sols. « Plus du vingt-sixième, un clystère carminatif pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant. « Plus le clystère de monsieur réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limon et grenade, et autres suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela,

on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs ; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois. j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines, et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. onze et douze lavements ; et, l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne ? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. *(Il agite une sonnette pour faire venir ses gens.)* Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire. Drelin, drelin, drelin, ils sont sourds... Toinette ! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point ! Chienne ! coquine ! Drelin ! drelin, drelin ; j'enrage. *(Il ne sonne plus, mais il crie.)* Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ! Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu, ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin !



SCÈNE II

TOINETTE, ARGAN

TOINETTE, *en entrant dans la chambre.* On y va.
ARGAN ! Ah! chienne ! ah ! carogne !...

TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.* Diantre soit fait de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colère.* Ah! traîtresse...

TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours, en disant :* Ah!

ARGAN. Il y a...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Tu m'as laissé...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. Tu m'as fait égosiller, carogne!

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi! coquine...

TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, *toujours pour l'interrompre.* Ah!

ARGAN. Chienne! tu veux...

TOINETTE. Ah!

ARGAN. Quoi! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE. Querellez tout votre soûl : je le veux bien.

ARGAN. Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE. Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah!

ARGAN. Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. *(Argan se lève de sa chaise.)* Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?
TOINETTE. Votre lavement?
ARGAN. Oui. Ai-je bien fait de la bile?
TOINETTE. Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires là; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.
ARGAN. Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt pour l'autre que je dois tantôt prendre.
TOINETTE. Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.
ARGAN. Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.
TOINETTE. La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.



SCÈNE III

ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN

ARGAN. Approchez, Angélique : vous venez à propos; je voulais vous parler.
ANGÉLIQUE. Me voilà prête à vous ouïr.
ARGAN, *courant au bassin.* Attendez. Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE, *en le raillant.* Allez vite, Monsieur, allez, Monsieur Fleurant nous donne des affaires.



SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE

ANGÉLIQUE, *la regardant d'un œil languissant, lui dit confidemment :* Toinette.

TOINETTE. Quoi ?

ANGÉLIQUE. Regarde-moi un peu.

TOINETTE. Hé bien ! je vous regarde.

ANGÉLIQUE. Toinette !

TOINETTE. Hé bien, quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE. Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE. Je m'en doute assez : de notre jeune amant, car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens, et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE. Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE. Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE. Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOINETTE. Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE. Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE. Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE. Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE. A Dieu ne plaise!

ANGÉLIQUE. Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître est tout à fait d'un honnête homme?

TOINETTE. Oui.

ANGÉLIQUE. Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE. D'accord.

ANGÉLIQUE. Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

TOINETTE. Oh! oui.

ANGÉLIQUE. Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE. Assurément.

ANGÉLIQUE. Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE. Sans doute.

ANGÉLIQUE. Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE. Cela est sûr.

ANGÉLIQUE. Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE. Il est vrai.

ANGÉLIQUE. Et qu'il n'est rien de plus fâcheux

que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOINETTE. Vous avez raison.

ANGÉLIQUE. Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE. Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité, et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai?

TOINETTE. En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie, et la résolution où il vous écrivit hier qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE. Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE. Voilà votre père qui revient.



SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE

ARGAN, *se met dans sa chaise.* O çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez. Cela est plaisant, oui, ce

mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE. Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN. Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi ; et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, *tout bas*. La bonne bête a ses raisons.

ARGAN. Elle ne voulait point consentir à ce mariage mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE. Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE. En vérité je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE. Assurément, mon père.

ARGAN. Comment! l'as-tu vu?

ANGÉLIQUE. Puisque votre consentement m'autorise à vous ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître, il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la

sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.
ANGÉLIQUE. Oui, mon père.
ARGAN. De belle taille.
ANGÉLIQUE. Sans doute.
ARGAN. Agréable de sa personne.
ANGÉLIQUE. Assurément.
ARGAN. De bonne physionomie.
ANGÉLIQUE. Très bonne.
ARGAN. Sage et bien né.
ANGÉLIQUE. Tout à fait.
ARGAN. Fort honnête.
ANGÉLIQUE. Le plus honnête du monde.
ARGAN. Qui parle bien latin et grec.
ANGÉLIQUE. C'est ce que je ne sais pas.
ARGAN. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.
ANGÉLIQUE. Lui, mon père?
ARGAN. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?
ANGÉLIQUE. Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?
ARGAN. Monsieur Purgon.
ANGÉLIQUE. Est-ce que monsieur Purgon le connaît?
ARGAN. La belle demande! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.
ANGÉLIQUE. Cléante, neveu de monsieur Purgon?
ARGAN. Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.
ANGÉLIQUE. Hé ! oui.
ARGAN. Hé bien ! c'est le neveu de M. Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là, ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi, et demain ce gendre prétendu doit m'être amené

par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà toute ébaubie !

ANGÉLIQUE. C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE. Quoi ! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN. Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE. Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN. Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources de remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE. Hé bien, voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN. Comment, coquine ! si je suis malade ! si je suis malade, impudente !

TOINETTE. Hé bien, oui, Monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade, que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle, et n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. C'est pour moi que je lui donne ce

médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE. Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN. Quel est-il, ce conseil ?

TOINETTE. De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. Et la raison ?

TOINETTE. La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ma fille ?

TOINETTE. Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense : Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et de plus monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

ARGAN. Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille entre nous de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE, Eh ! fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. Hé ! non.

ARGAN. Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE. On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. Vous ?

ARGAN. Moi.

TOINETTE. Bon !

ARGAN. Comment, bon ?

TOINETTE. Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN. Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Non ?

TOINETTE. Non.

ARGAN. Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai point ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE. Non, vous dis-je.

ARGAN. Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. Vous-même.

ARGAN. Moi ?

TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. Je l'aurai.

TOINETTE. Vous vous moquez.

ARGAN. Je ne me moque point.

TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. Elle ne me prendra point.

TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un « mon petit papa mignon » prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. Tout cela ne fera rien.
TOINETTE. Oui, oui.
ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.
TOINETTE. Bagatelles.
ARGAN. Il ne faut point dire : Bagatelles.
TOINETTE. Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.
ARGAN, *avec emportement*. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
TOINETTE. Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.
ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
TOINETTE. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.
ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?
TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser,
ARGAN, *court après Toinette*. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.
TOINETTE, *se sauve de lui*. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.
ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*. Viens, viens que je t'apprenne à parler.
TOINETTE, *courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan*. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.
ARGAN. Chienne !
TOINETTE. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.
ARGAN. Pendarde !

TOINETTE. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN. Carogne!

TOINETTE. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE. Eh ! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE. Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.

ARGAN, *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.* Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.



SCÈNE VI

BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN

ARGAN. Ah ! ma femme, approchez.

BÉLINE. Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN. Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN. Ma mie.

BÉLINE. Mon ami.

ARGAN. On vient de me mettre en colère.

BÉLINE. Hélas ! pauvre petit mari ! Comment donc, mon ami ?

ARGAN. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE. Ne vous passionnez donc point.
ARGAN. Elle m'a fait enrager, ma mie.
BÉLINE. Doucement, mon fils.
ARGAN. Elle a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire.
BÉLINE. Là, là, tout doux !
ARGAN. Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.
BÉLINE. C'est une impertinente.
ARGAN. Vous savez, mon cœur, ce qui en est.
BÉLINE. Oui, mon cœur, elle a tort.
ARGAN. M'amour, cette coquine-là me fera mourir.
BÉLINE. Hé là! hé, là!
ARGAN. Elle est cause de toute la bile que je fais.
BÉLINE. Ne vous fâchez point tant.
ARGAN. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser...
BÉLINE. Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette !
TOINETTE. Madame.
BÉLINE. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?
TOINETTE, *d'un ton doucereux.* Moi, Madame ? Hélas ! je ne sais pas ce que vous voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.
ARGAN. Ah ! la traîtresse !
TOINETTE. Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour

elle, mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN. Ah ! m'amour, vous la croyez ! C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE. Hé bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN. Ah ! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BÉLINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.* Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, *lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.* Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN, *se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.* Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉLINE. Hé, là ! hé, là ! Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN, *tout essoufflé se jette dans sa chaise.* Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus.

BÉLINE. Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien.

ARGAN. Vous ne connaissez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE. Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.
ARGAN. Ma mie, vous êtes toute ma consolation.
BÉLINE. Pauvre petit fils !
ARGAN. Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.
BÉLINE. Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie ; je ne saurais souffrir cette pensée, et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.
ARGAN. Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.
BÉLINE. Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.
ARGAN. Faites-le donc entrer, m'amour.
BÉLINE. Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.



SCÈNE VII

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN

ARGAN. Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.
BÉLINE. Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.
LE NOTAIRE. Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN. Mais pourquoi ?
LE NOTAIRE. La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire ; mais à Paris et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.
ARGAN. Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurais envie de consulter mon avocat pour voir comment je pourrais faire.
LE NOTAIRE. Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi et rendre juste ce qui n'est pas permis, qui savent aplanir les difficultés d'une affaire et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.
ARGAN. Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ?
LE NOTAIRE. Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre

femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

BÉLINE. Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. Ma mie!

BÉLINE. Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN. Ma chère femme!

BÉLINE. La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. M'amour!

BÉLINE. Et je suivrai vos pas pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN. Ma mie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE. Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE. Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN. Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE. Cela pourra venir encore.

ARGAN. Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que monsieur dit; mais par précaution je

veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Géronte.
BÉLINE. Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?
ARGAN. Vingt mille francs, m'amour.
BÉLINE. Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! de combien sont les deux billets ?
ARGAN. Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.
BÉLINE. Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.
LE NOTAIRE. Voulez-vous que nous procédions au testament ?
ARGAN. Oui, monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduisez-moi, je vous prie.
BÉLINE. Allons, mon pauvre petit fils.



SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, TOINETTE

TOINETTE. Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts où elle pousse votre père.
ANGÉLIQUE. Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait

sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE. Moi, vous abandonner ? j'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toutes choses pour vous servir ; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE. Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

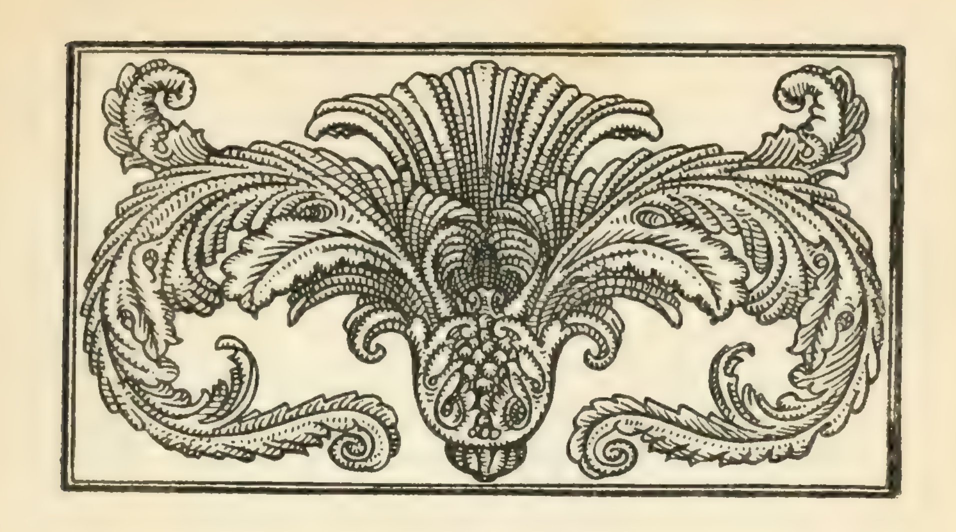
TOINETTE. Je n'ai personne à employer à cet office que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais demain, du grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

BÉLINE. Toinette !

TOINETTE. Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

(Le théâtre change et représente une ville.)





PREMIER INTERMÈDE

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet, composé de musiciens et de danseurs.

POLICHINELLE. O amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit, et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus : tu le veux, Amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma

tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verroux de la porte de sa maîtresse. Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

(Il chante ces paroles.)

Notte e di v'amo e v'adoro.
Cerco un si per mio ristoro ;
Ma se voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.

Fra la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore ;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi ! troppo dura.
Cosi per tropp' amar languisco e muoro.

Notte e di v'amo e v'adoro.
Cerco un si per mio ristoro ;
Ma se voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch'al cuor mi fate ;
Deh ! almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto :
Vostra pieta mi scemerà il martoro.

Notte e di v'amo e v'adoro.
Cerco un si per mio ristoro;
Ma se voi dite di no,
Bell' ingrata, io moriro.

Une vieille se présente à la fenêtre, et répond au signor Polichinelle en se moquant de lui.

Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi pregiate,
Ah! che non m'ingannate.
Che gia so per prova,
Ch'in voi non si trova
Constanza nè fede;
Oh! quanto è pazza colei chei che vi crede!

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'infiammano;
Vel giuro a fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cor libero
Vuol sempre ridere.
Credet' a me
Che già so per prova
Ch' in voi non si trova
Costanza nè fede;
Oh! quanto è pazza colei que vi crede!

(Violons.)

POLICHINELLE. Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

(Violons.)

POLICHINELLE. Paix là ! taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

(Violons.)

POLICHINELLE. Taisez-vous, vous dis-je ! C'est moi qui veux chanter.

(Violons.)

POLICHINELLE. Paix donc !

(Violons.)

POLICHINELLE. Ouais !

(Violons.)

POLICHINELLE. Ahi !

(Violons.)

POLICHINELLE. Est-ce pour rire ?

(Violons.)

POLICHINELLE. Ah ! que de bruit !

(Violons.)

POLICHINELLE. Le diable vous emporte !

(Violons.)

POLICHINELLE. J'enrage !

(Violons.)

POLICHINELLE. Vous ne vous tairez pas ? Ah ! Dieu soit loué !

(Violons.)

POLICHINELLE. Encore ?

(Violons.)

POLICHINELLE. Peste des violons !

(Violons.)

POLICHINELLE. La sotte musique que voilà !

(Violons.)

POLICHINELLE, *chantant pour se moquer des violons. La, la, la, la, la, la.*

(Violons.)

POLICHINELLE. *La, la, la, la, la, la.*

(Violons.)

POLICHINELLE. *La, la, la, la, la, la.*

(Violons.)

POLICHINELLE. *La, la, la, la, la, la.*

(Violons.)

POLICHINELLE. *La, la, la, la, la, la.*

(Violons.)

POLICHINELLE, *avec un luth, dont il ne joue que des lèvres et de la langue, en disant :* plin, tan, plan, *etc.* Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez, je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Oh ! sus à nous ! Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

ARCHERS, *passant dans la rue, accourent au bruit qu'ils entendent, et demandent en chantant : Qui va là ? qui va là ?*

POLICHINELLE, *tout bas.* Qui diable est-ce là ? Est-ce que c'est la mode de parler en musique ?

ARCHERS. *Qui va là ? qui va là ? qui va là ?*

POLICHINELLE, *épouvanté.* Moi, moi, moi.

ARCHERS. *Qui va là ? qui va là ? vous dis-je.*

POLICHINELLE. Moi, moi, vous dis-je.

ARCHERS. *Et qui toi ? et qui toi ?*

POLICHINELLE. Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

ARCHERS

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, *feignant d'être bien hardi.*
Mon nom est « Va te faire pendre ».

ARCHERS

Ici camarades, ici.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.



ENTRÉE DE BALLET

Tout le guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit.

(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Qui va là ?
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Qui sont les coquins que j'entends ?
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Euh !
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Holà ! mes laquais, mes gens !
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Par la mort !
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Par la sang !
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. J'en jetterai par terre.
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !
(Violons et danseurs.)
POLICHINELLE. Donnez-moi mon mousqueton.

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE, *fait semblant de tirer un coup de pistolet.* Poue!

(Ils tombent tous et s'enfuient.)

POLICHINELLE, *en se moquant.* Ah! ah! ah! ah! comme je leur ai donné l'épouvante. Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manquer de me happer! Ah! ah! ah!

Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.

ARCHERS

Nous le tenons; à nous, camarades, à nous!
Dépêchez, de la lumière.



BALLET

Tout le guet vient avec des lanternes.

ARCHERS

Ah! traître! ah! fripon! c'est donc vous?
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur!
Vous osez nous faire peur!

POLICHINELLE

Messieurs, c'est que j'étais ivre.

ARCHERS

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE. Messieurs, je ne suis point voleur.
ARCHERS. En prison.
POLICHINELLE. Je suis un bourgeois de la ville.
ARCHERS. En prison.
POLICHINELLE. Qu'ai-je fait?
ARCHERS. En prison, vite, en prison.
POLICHINELLE. Messieurs, laissez-moi aller.
ARCHERS. Non.
POLICHINELLE. Je vous prie.
ARCHERS. Non.
POLICHINELLE. Eh!
ARCHERS. Non.
POLICHINELLE. De grâce!
ARCHERS. Non, non.
POLICHINELLE. Messieurs...
ARCHERS. Non, non, non.
POLICHINELLE. S'il vous plaît!
ARCHERS. Non, non.
POLICHINELLE. Par charité!
ARCHERS. Non, non.
POLICHINELLE. Au nom du Ciel!
ARCHERS. Non, non.
POLICHINELLE. Miséricorde!

ARCHERS

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite en prison.

POLICHINELLE. Eh! n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes?

ARCHERS

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne saurait croire.
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire,
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE. Hélas! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sol sur moi.

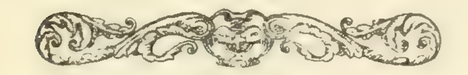
ARCHERS

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE. Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

ARCHERS

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.



BALLET

Les archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE. Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze et treize, et quatorze et quinze.

ARCHERS

Ah! ah! vous en voulez passer;
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE. Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

ARCHERS

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.



BALLET

Les archers danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.

POLICHINELLE. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah! ah! ah! je n'y saurais plus résister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS

Ah! l'honnête homme! ah! l'âme noble et belle!
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seignenr Polichinelle.

POLICHINELLE. Votre serviteur.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Très humble valet.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE. Jusqu'au revoir.

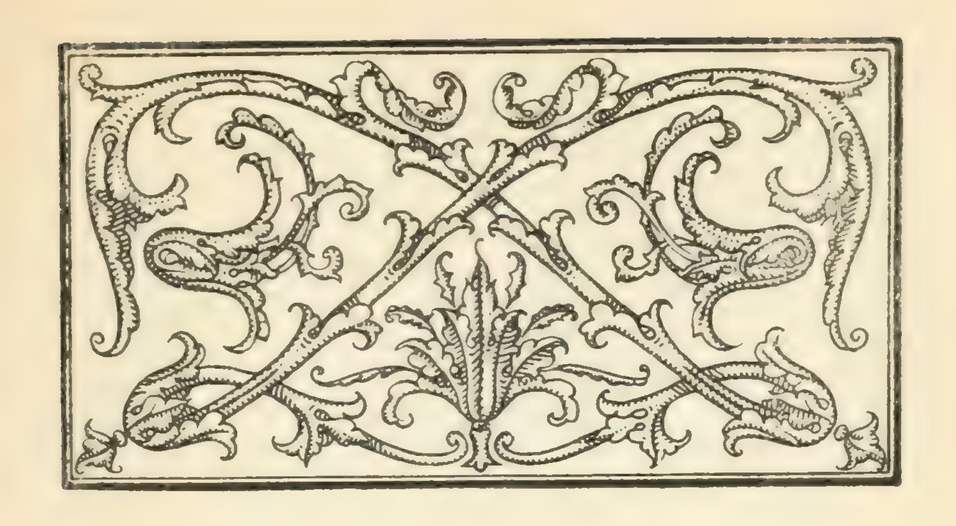


BALLET

Ils dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

(Le théâtre change et représente encore une chambre.)





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

TOINETTE, CLÉANTE

TOINETTE. Que demandez-vous, Monsieur?
CLÉANTE. Ce que je demande?
TOINETTE. Ah! ah! c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?
CLÉANTE. Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.
TOINETTE, Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique; il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre

passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.
CLÉANTE. Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.
TOINETTE. Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.



SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE, CLÉANTE

ARGAN. Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.
TOINETTE. Monsieur, voilà un...
ARGAN. Parle bas, pendarde! tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.
TOINETTE. Je voulais vous dire, Monsieur...
ARGAN. Parle bas, te dis-je.
TOINETTE. Monsieur...
(Elle fait semblant de parler.)
ARGAN. Eh?
TOINETTE. Je vous dis que...
(Elle fait semblant de parler.)
ARGAN. Qu'est-ce que tu dis?
TOINETTE, *haut*. Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN. Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cléante d'avancer.)

CLÉANTE. Monsieur...

TOINETTE, *raillant*. Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLÉANTE. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'être en colère*. Comment, qu'il se porte mieux ? Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE. J'ai ouï dire que monsieur était mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE. Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN. Elle a raison.

TOINETTE. Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN. Cela est vrai.

CLÉANTE. Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours, et, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN. Fort bien. Appelez Angélique.

TOINETTE. Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN. Non, faites-la venir.

TOINETTE. Il ne pourra lui donner leçon comme il faut s'ils ne sont en particulier.

ARGAN. Si fait, si fait.

TOINETTE. Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes et vous ébranler le cerveau.
ARGAN. Point, point, j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah! la voici. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.



SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE

ARGAN. Venez, ma fille, votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.
ANGÉLIQUE. Ah ! Ciel !
ARGAN. Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?
ANGÉLIQUE. C'est...
ARGAN. Quoi ? Qui vous émeut de la sorte.
ANGÉLIQUE. C'est mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.
ARGAN. Comment ?
ANGÉLIQUE. J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme monsieur s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venu tirer de la peine où j'étais ; et ma surprise a été grande de voir inopinément en arrivant ici ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.
CLÉANTE. Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant;

et mon bonheur serait grand sans doute si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour...



SCÈNE IV

TOINETTE, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN

TOINETTE, *par dérision.* Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.* Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille, et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE. C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN. C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE. Fort bien.

ARGAN. Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE. Je n'y manquerai pas.

ARGAN. Je vous y prie aussi.

CLÉANTE. Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE. Allons, qu'on se range ; les voici.

SCÈNE V

Monsieur DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE

ARGAN, *mettant la main à son bonnet sans l'ôter*. Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

Monsieur DIAFOIRUS. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN. Je reçois, Monsieur...

(Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.)

Monsieur DIAFOIRUS. Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN. Avec beaucoup de joie...

Monsieur DIAFOIRUS. Mon fils Thomas et moi...

ARGAN. L'honneur que vous me faites...

Monsieur DIAFOIRUS. Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN. Et j'aurais souhaité...

Monsieur DIAFOIRUS. Le ravissement où nous sommes...

ARGAN. De pouvoir aller chez vous...

Monsieur DIAFOIRUS. De la grâce que vous nous faites...

ARGAN. Pour vous en assurer...

Monsieur DIAFOIRUS. De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN. Mais vous savez, Monsieur...

Monsieur DIAFOIRUS. Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN. Ce que c'est qu'un pauvre malade...

Monsieur DIAFOIRUS. De votre alliance...

ARGAN. Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS. Et vous assurer...

ARGAN. Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS. Que dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARGAN. Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DIAFOIRUS. De même qu'en toute autre...

ARGAN. De vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS. Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN. Qu'il est tout à votre service...

MONSIEUR DIAFOIRUS. A vous témoigner notre zèle. *(Il se retourne vers son fils, et lui dit :)* Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS, *est un grand benêt nouvellement sorti des écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce et à contre-temps.* N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. Oui.

THOMAS DIAFOIRUS. Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révérer en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré, mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps, mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et, d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles et très respectueux hommages.

TOINETTE. Vivent les collèges d'où l'on sort si habile homme !

THOMAS DIAFOIRUS. Cela a-t-il bien été, mon père ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. *Optime.*

ARGAN, *à Angélique.* Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS. Baiserai-je ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.* Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN. Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. Où donc est-elle ?

ARGAN. Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur, dores-en-avant, tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez-donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari.

TOINETTE, *en le raillant.* Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN. Eh ! que dites-vous de cela ?

CLÉANTE. Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. « Bon, disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. » Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son

assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire sans vanité que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Tuc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS, *tirant une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.* J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE. Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image ; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS. Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner

TOINETTE. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais

donner une dissection est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter ; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN. N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ,et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE. Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que, vous autres, Messieurs, vous les guérissiez ! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes, c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Cela est vrai. On est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, *à Cléante.* Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE. J'attendais vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter

avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. *(A Angélique, lui donnant un papier.)* Tenez, voilà votre partie.

AMGÉLIQUE. Moi ?

CLÉANTE, *bas à Angéliqne.* Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN. Les vers sont-ils beaux ?

CLÉANTE. C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes et parlent sur-le-champ.

ARGAN. Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE, *sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant.* Voici le sujet de la scène. Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal qui de paroles insolentes maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. « Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare, ne serait

touché par de telles larmes » ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles : et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister, et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme dont son cœur se sent pénétré. « Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudrait-on pas faire; à quels services, à quels dangers, ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante » ? Tout le spectacle sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable bergère ; et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour

apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée, et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :

(Il chante.)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée :
Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE, *répond en chantant*

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez :
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN. Ouais, je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert sans hésiter.

CLÉANTE

Hélas ! belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur
Pour avoir quelque place dans votre cœur ?

ANGÉLIQUE

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême :
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

O parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu, hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE

Je vous aime.

CLÉANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE

Je vous aime, je vous aime ;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport :
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE

Ah ! je le hais plus que la mort,
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir ;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir !

ARGAN. Et que dit le père à tout cela ?
CLÉANTE. Il ne dit rien.
ARGAN. Voilà un sot père que ce père-là de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire !

CLÉANTE

Ah ! mon amour...

ARGAN. Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ah ! ah ! Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.
CLÉANTE. Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?
ARGAN. Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.
CLÉANTE. J'ai cru vous divertir.
ARGAN. Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme.



SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS

ARGAN. M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS, *commence un compliment qu'il avait étudié, et, la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer.* Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS. Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN. Je voudrais, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE. Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi comme à votre mari.

ANGÉLIQUE. Mon père !

ARGAN. Hé bien, mon père ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGÉLIQUE. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS. Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE. Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN. Oh! bien, bien ; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et, si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS. *Nego consequentiam*, Mademoiselle ; et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

ANGÉLIQUE. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS. Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE. Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle. et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS. Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS. *Distinguo,* Mademoiselle : dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo ;* mais dans ce qui la regarde, *nego.*

TOINETTE. Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ?

BÉLINE. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE. Si j'en avais, Madame, elle serait telle que la raison et l'honnêteté pourraient me la permettre.

ARGAN. Ouais ! je joue ici un plaisant personnage.

BÉLINE. Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier, et je sais bien ce que je ferais.

ANGÉLIQUE. Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes comme vous se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leur pères. Cela était bon autrefois.

ANGÉLIQUE. Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons et regardent peu la personne.

BÉLINE. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE. Moi, Madame ? que voudrais-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE. Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE. Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE. Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE. Tout cela, Madame, ne servira de rien, je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'es-

pérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARGAN. Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur, ou un couvent. *(A Béline.)* Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉLINE. Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN. Allez m'amour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE. Adieu, mon petit ami.

ARGAN. Adieu, ma mie. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN. Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS. *lui tâte le pouls.* Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Bon.

THOMAS DIAFOIRUS. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS. *Bene.*

THOMAS DIAFOIRUS. Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS. *Optime.*

THOMAS DIAFOIRUS. Ce qui marque une intem-

périe dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Fort bien.

ARGAN. Non ; monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Eh ! oui ; qui dit parenchyme dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti.

ARGAN. Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Eh ! oui ; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

ARGAN. Jusqu'au revoir, Monsieur.



SCÈNE VII

BÉLINE, ARGAN

BÉLINE. Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vu.

ARGAN. Un jeune homme avec ma fille !

BÉLINE. Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.
ARGAN. Envoyez-la ici, m'amour, envoyez-la ici. Ah ! l'effrontée ! Je ne m'étonne plus de sa résistance.



SCÈNE VIII

LOUISON, ARGAN

LOUISON. Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.
ARGAN. Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh !
LOUISON. Quoi, mon papa ?
ARGAN. Là ?
LOUISON. Quoi ?
ARGAN. N'avez-vous rien à me dire ?
LOUISON. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.
ARGAN. Ce n'est pas là ce que je demande.
LOUISON. Quoi donc ?
ARGAN. Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.
LOUISON. Pardonnez-moi, mon papa.
ARGAN. Est-ce là comme vous m'obéissez ?
LOUISON. Quoi ?
ARGAN. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?
LOUISON. Oui, mon papa.
ARGAN. L'avez-vous fait ?

LOUISON. Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vu.
ARGAN. Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?
LOUISON. Non, mon papa.
ARGAN. Non ?
LOUISON. Non, mon papa.
ARGAN. Assurément ?
LOUISON. Assurément.
ARGAN. Oh ! çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

(Il va prendre une poignée de verges.)

LOUISON. Ah, mon papa !
ARGAN. Ah ! ah ! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ?
LOUISON. Mon papa !
ARGAN. Voici qui vous apprendra à mentir.
LOUISON, *se jette à genoux.* Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire ; et je m'en vais vous dire tout.
ARGAN. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.
LOUISON. Pardon, mon papa.
ARGAN. Non, non.
LOUISON. Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.
ARGAN. Vous l'aurez.
LOUISON. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.
ARGAN, *la prenant pour la fouetter.* Allons, allons.
LOUISON. Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte.

(Elle contrefait la morte.)

ARGAN. Holà ! Qu'est-ce ? Louison, Louison ! Ah ! mon Dieu ! Louison ! Ah ! ma fille ! Ah ! malheureux,

ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable? Ah ! chiennes de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON. Là, là, mon papa, ne pleurez point tant; je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN. Voyez-vous la petite rusée ! Oh ! çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON. Oh ! Oui, mon papa.

ARGAN. Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt, qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

LOUISON. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN. Non, non.

LOUISON. C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN. Hé bien ?

LOUISON. Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN. Hom, hom ! voilà l'affaire. Hé bien ?

LOUISON. Ma sœur est venue après.

ARGAN. Hé bien?

LOUISON. Elle lui a dit : « Sortez, sortez, sortez! Mon Dieu, sortez! vous me mettez au désespoir. »

ARGAN. Hé bien?

LOUISON. Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN. Qu'est-ce qu'il lui disait?

LOUISON. Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN. Et quoi encore?

LOUISON. Il lui disait tout ci, tout çà, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

ARGAN. Et puis après?

LOUISON. Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.
ARGAN. Et puis après?
LOUISON. Et puis après, il lui baisait les mains.
ARGAN. Et puis après?
LOUISON. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.
ARGAN. Il n'y a point autre chose?
LOUISON. Non, mon papa.
ARGAN. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. *(Il met son doigt à son oreille.)* Attendez Eh! Ah, ah! Oui? Oh! oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.
LOUISON. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.
ARGAN. Prenez garde.
LOUISON. Non, mon papa, ne le croyez pas; il ment, je vous assure.
ARGAN. Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout; allez. Ah! il n'y a plus d'enfants. Ah! que d'affaires! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(Il se remet dans sa chaise.)



SCÈNE IX

BÉRALDE, ARGAN

BÉRALDE. Hé bien, mon frère, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN. Ah! mon frère, fort mal.

BÉRALDE. Comment, fort mal?

ARGAN. Oui, je suis dans une faiblesse si grande que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE. Voilà qui est fâcheux.

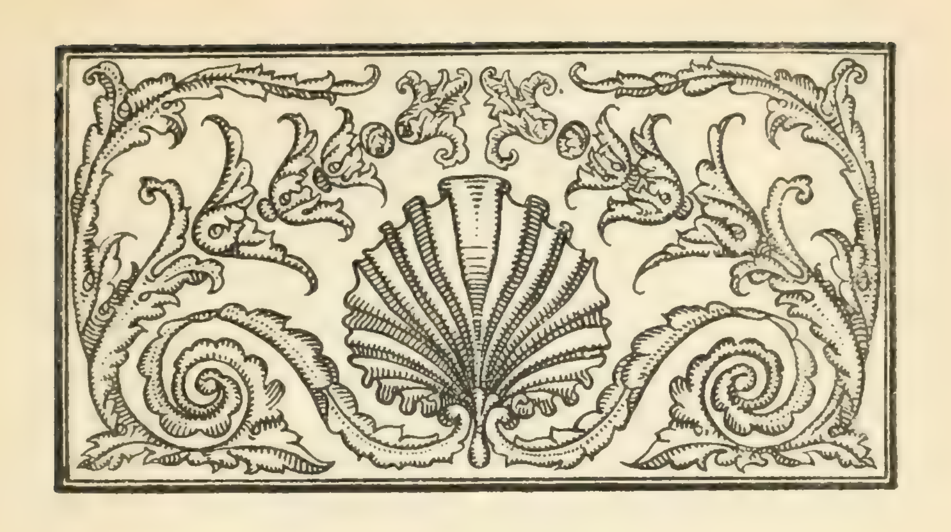
ARGAN. Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE. J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN, *parlant avec emportement, et se levant de sa chaise.* Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉRALDE. Ah! voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Mores qui font des danses mêlées de chansons où je suis sûr que vous prendrez plaisir, et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.





SECOND INTERMÈDE

Le frère du Malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs Égyptiens et Égyptiennes vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.

PREMIÈRE FEMME MORE

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une âme
N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces précieux moments ;
La beauté passe
Le temps s'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

SECONDE FEMME MORE

Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous ?
Nos cœurs dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits
Que, de soi, sans attendre,
On voudrait se rendre
A ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

TROISIÈME FEMME MORE

Il est doux, à notre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il est volage,
Hélas ! quel tourment !

QUATRIÈME FEMME MORE

L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur ;
La douleur
Et la rage,
C'est que le volage
Garde notre cœur.

SECONDE FEMME MORE

Quel parti faut-il prendre ?
Pour nos jeunes cœurs.

QUATRIÈME FEMME MORE

Devons-nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs ?

ENSEMBLE

Oui, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs ;
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.



ENTRÉE DE BALLET

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE

BÉRALDE. Hé bien! mon frère, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE. Hom! de bonne casse est bonne.

BÉRALDE. Oh çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN. Un peu de patience, mon frère, je vais revenir.

TOINETTE. Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

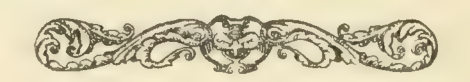
ARGAN. Tu as raison.



SCÈNE II

BÉRALDE, TOINETTE

TOINETTE. N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.
BÉRALDE. J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.
TOINETTE. Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avais songé en moi-même que ç'aurait été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste pour le dégoûter de son monsieur Purgon et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.
BÉRALDE. Comment?
TOINETTE. C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire; agissez de votre côté. Voici notre homme.



SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE

BÉRALDE. Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.
ARGAN. Voilà qui est fait.

BÉRALDE. De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN. Oui.

BÉRALDE. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN. Mon Dieu, oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN. D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble ?

BÉRALDE. Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN. Oh çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE. Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable; cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN. Oui ; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.
BÉRALDE. Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?
ARGAN. Il doit être, mon frère, et pour elle et pour pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.
BÉRALDE. Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.
ARGAN. Pourquoi non ?
BÉRALDE. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature?
ARGAN. Comment l'entendez-vous, mon frère?
BÉRALDE. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.
ARGAN. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que monsieur Purgon dit que je succomberais s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi ?
BÉRALDE. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin qu'il vous enverra en l'autre monde.
ARGAN. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?
BÉRALDE. Non, mon frère, et je ne vois pas que pour son salut il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN. Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

BERALDE. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes, et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie; je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE. Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que sur cette matière les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets.

ARGAN. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE. C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.
ARGAN. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.
BÉRALDE. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.
ARGAN. C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?
BÉRALDE. Rien, mon frère.
ARGAN. Rien?
BÉRALDE. Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience, qu gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.
ARGAN. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère,

qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.
BÉRALDE. Mon Dieu, mon frère, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître, et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de racommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.
ARGAN. C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.
BÉRALDE. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins : entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; et voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.
ARGAN. Ouais! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.
BÉRALDE. Moi, mon frère, je ne prends point à

tâche de combattre la médecine, et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN. C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!

BÉRALDE. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

BÉRALDE. Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN. Par la mort non de diable, si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence, et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : « Crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté. »

BÉRALDE. Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN. Oui, c'est un malavisé, et, si les médecins sont sages, il feront ce que je dis.

BÉRALDE. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN. Tant pis pour lui, s 'il n'a point recours aux remèdes.
BÉRALDE. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.
ARGAN. Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.
BÉRALDE. Je le veux bien, mon frère, et, pour changer de discours je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.



SCÈNE IV

Monsieur FLEURANT, *une seringue à la main;*
ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. Ah! mon frère, avec votre permission.
BÉRALDE. Comment! que voulez-vous faire?

ARGAN. Prendre ce petit lavement-là, ce sera bientôt fait.
BÉRALDE. Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.
ARGAN. Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.
MONSIEUR FLEURANT, *à Béralde.* De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!
BÉRALDE. Allez, Monsieur; on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.
MONSIEUR FLEURANT. On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...
ARGAN. Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.
BÉRALDE. Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes?
ARGAN. Mon Dieu, mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.
BÉRALDE. Mais quel mal avez-vous?

ARGAN. Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici monsieur Purgon.



SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

MONSIEUR PURGON. Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.
ARGAN. Monsieur, ce n'est pas...
MONSIEUR PURGON. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.
TOINETTE. Cela est épouvantable.
MONSIEUR PURGON. Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.
ARGAN. Ce n'est pas moi.
MONSIEUR PURGON. Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.
TOINETTE. Il a tort.
MONSIEUR PURGON. Et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux.
ARGAN. Mon frère...
MONSIEUR PURGON. Le renvoyer avec mépris!
ARGAN. C'est lui...
MONSIEUR PURGON. C'est une action exorbitante.
TOINETTE. Cela est vrai.

Monsieur PURGON. Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN. Il est cause...

Monsieur PURGON. Un crime de lèse-Faculté qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. Vous avez raison.

Monsieur PURGON. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. C'est mon frère...

Monsieur PURGON. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE. Vous ferez bien.

Monsieur PURGON. Et que, pour finir cette liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

Monsieur PURGON. Mépriser mon clystère!

ARGAN. Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

Monsieur PURGON. Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE. Il ne le mérite pas.

Monsieur PURGON. J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN. Ah! mon frère!

Monsieur PURGON. Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

TOINETTE. Il est indigne de vos soins.

Monsieur PURGON. Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN. Ce n'est pas ma faute.

Monsieur PURGON. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

TOINETTE. Cela crie vengeance.

Monsieur PURGON. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

ARGAN. Hé! point du tout.

MONSIEUR PURGON. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE. C'est fort bien fait.

ARGAN. Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN. Ah! miséricorde!

MONSIEUR PURGON. Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. De la bradypepsie dans la dyspepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON. De la dyspepsie dans l'apepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON. De l'apepsie dans la lienterie.

ARGAN. Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON. De la lienterie dans la dyssenterie.

ARGAN. Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON. De la dyssenterie dans l'hydropisie.

ARGAN. Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.



SCÈNE VI

ARGAN, BÉRALDE

ARGAN Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE. Quoi? qu'y a-t-il?

ARGAN. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE. Ma foi, mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN. Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉRALDE. Le simple homme que vous êtes!

ARGAN. Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE. Et ce qu'il dit que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN. Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.
BÉRALDE. Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention. et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.



SCÈNE VII

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE. Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.
ARGAN. Et quel médecin?
TOINETTE. Un médecin de la médecine.
ARGAN. Je te demande qui il est.
TOINETTE. Je ne le connais pas; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et, si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père.
ARGAN. Fais-le venir.
BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.
ARGAN. J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.
BÉRALDE. Encore! Vous en revenez toujours là.
ARGAN. Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces...



SCÈNE VIII

TOINETTE EN MÉDECIN, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE. Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.
ARGAN. Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi, voilà Toinette elle-même.
TOINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet, je reviens tout à l'heure.
ARGAN. Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?
BÉRALDE. Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande; mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.
ARGAN. Pour moi, j'en suis surpris, et ..



SCÈNE IX

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE, *quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin*. Que voulez-vous, Monsieur?
ARGAN. Comment?
TOINETTE. Ne m'avez-vous pas appelée?
ARGAN. Moi? non.

TOINETTE. Il faut donc que les oreilles m'aient corné.
ARGAN. Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.
TOINETTE, *en sortant, dit :* Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu.
ARGAN. Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.
BÉRALDE. J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.
ARGAN. Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré que c'est la même personne.



SCÈNE X

TOINETTE, *en médecin,* ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE. Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.
ARGAN. Cela est admirable!
TOINETTE. Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.
ARGAN. Monsieur, je suis votre serviteur.
TOINETTE. Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?
ARGAN. Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans...

TOINETTE. Ah! ah! ah! ah! ah! J'en ai quatre-vingt-dix.
ARGAN. Quatre-vingt-dix?
TOINETTE. Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.
ARGAN. Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.
TOINETTE. Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.
ARGAN. Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.
TOINETTE. Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?
ARGAN. Monsieur Purgon.

TOINETTE. Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN. Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. Du poumon?

TOINETTE. Oui. Que sentez-vous?

ARGAN. Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. Justement, le poumon.

ARGAN. Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. Le poumon.

ARGAN. Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE. Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. Oui, Monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. Oui, Monsieur.

TOINETTE. Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. Oui, Monsieur.

TOINETTE. Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. Il m'ordonne du potage.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN. De la volaille.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN. Du veau.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN. Des bouillons.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN. Des œufs frais.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN. Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.
TOINETTE. Ignorant !
ARGAN Et surtout de boire mon vin fort trempé.
TOINETTE. *Ignorantus, ignoranta, ignorantum !* Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.
ARGAN. Vous m'obligez beaucoup.
TOINETTE. Que diantre faites-vous de ce bras-là ?
ARGAN. Comment ?
TOINETTE. Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.
ARGAN. Et pourquoi ?
TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté- là de profiter ?
ARGAN. Oui, mais j'ai besoin de mon bras.
TOINETTE. Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.
ARGAN. Crever un œil ?

TOINETTE. Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN. Cela n'est pas pressé.

TOINETTE. Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN. Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE. Oui, pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN. Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉRALDE. Voilà un médecin vraiment qui paraît fort habile.

ARGAN. Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE. Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN. Me couper un bras, me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !



SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE. Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN. Qu'est-ce que c'est ?
TOINETTE. Votre médecin, ma foi, qui voulait me tâter le pouls.
ARGAN. Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans !
BÉRALDE. Oh çà, mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?
ARGAN. Non, mon frère, je veux la mettre dans un couvent puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète qu'on ne sait pas que j'ai découverte.
BÉRALDE. Hé bien ! mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes comme le mariage ?
ARGAN. Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse ; c'est une chose résolue.
BÉRALDE. Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.
ARGAN. Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.
BÉRALDE. Hé bien, oui, mon frère, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.
TOINETTE. Ah ! Monsieur, ne parlez point de madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime !... On ne peut pas dire cela.
ARGAN. Demandez-lui les caresses qu'elle me fait.
TOINETTE. Cela est vrai.

ARGAN. L'inquiétude que lui donne ma maladie.
TOINETTE. Assurément.
ARGAN. Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.
TOINETTE. Il est certain. *(A Béralde.)* Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme madame aime Monsieur ? *(A Argan.)* Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.
ARGAN. Comment ?
TOINETTE. Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera quand je lui dira la nouvelle.
ARGAN. Je le veux bien.
TOINETTE. Oui, mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.
ARGAN. Laisse-moi faire.
TOINETTE, *à Béralde.* Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.
ARGAN. N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?
TOINETTE. Non, non. Quel danger y aurait-il ? Etendez-vous là seulement. *(Bas.)* Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-vous bien.



SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE, *s'écrie.* Ah ! mon Dieu ! ah ! malheur ! quel étrange accident !

BÉLINE. Qu'est-ce, Toinette?
TOINETTE. Ah! Madame!
BÉLINE. Qu'y a-t-il?
TOINETTE. Votre mari est mort.
BÉLINE. Mon mari est mort?
TOINETTE. Hélas! oui. Le pauvre défunt est trépassé.
BÉLINE. Assurément?
TOINETTE. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.
BÉLINE. Le Ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort.
TOINETTE. Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.
BÉLINE. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.
TOINETTE. Voilà une belle oraison funèbre.
BÉLINE. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, *se levant brusquement.* Doucement.
BÉLINE, *surprise et épouvantée.* Aïe!
ARGAN. Oui. Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?
TOINETTE. Ah! ah! le défunt n'est pas mort.
ARGAN, *à Béline, qui sort.* Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.
BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il était caché.* Hé bien, mon frère, vous le voyez.
TOINETTE. Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille ; remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et, puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.



SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE

TOINETTE, *s'écrie.* O Ciel! ah! fâcheuse aventure! malheureuse journée!
ANGÉLIQUE. Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu?
TOINETTE. Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.
ANGÉLIQUE. Hé! quoi?
TOINETTE. Votre père est mort.

ANGÉLIQUE. Mon père est mort, Toinette ?
TOINETTE. Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.
ANGÉLIQUE. O Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde, et qu'encore, pour un surcroît de désespoir je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?



SCÈNE XIV

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE

CLÉANTE. Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?
ANGÉLIQUE. Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux. Je pleure la mort de mon père.
CLÉANTE. O Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.
ANGÉLIQUE. Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai

résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN, *se lève.* Ah ! ma fille !

ANGÉLIQUE, *épouvantée.* Aïe !

ARGAN. Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGÉLIQUE. Ah ! quelle surprise agréable, mon père ! Puisque, par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE, *se jette à genoux.* Eh ! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE. Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE. Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN. Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE. Très volontiers, Monsieur ; s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE. Mais, mon frère, il me vient une pensée.

Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE. Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN. Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE. Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN. Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE. En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN. Quoi ! l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE. Oui. L'on n'a qu'à parler ; avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE. Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE. En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE. Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN. Comment, tout à l'heure ?

BÉRALDE. Oui, et dans votre maison ?

ARGAN. Dans ma maison ?

BÉRALDE. Oui. Je connais une Faculté de mes amies qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN. Mais moi, que dire ? que répondre ?

BÉRALDE. On vous instruira en deux mots, et l'on

vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN. Allons, voyons cela.

CLÉANTE. Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

TOINETTE. Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE. De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

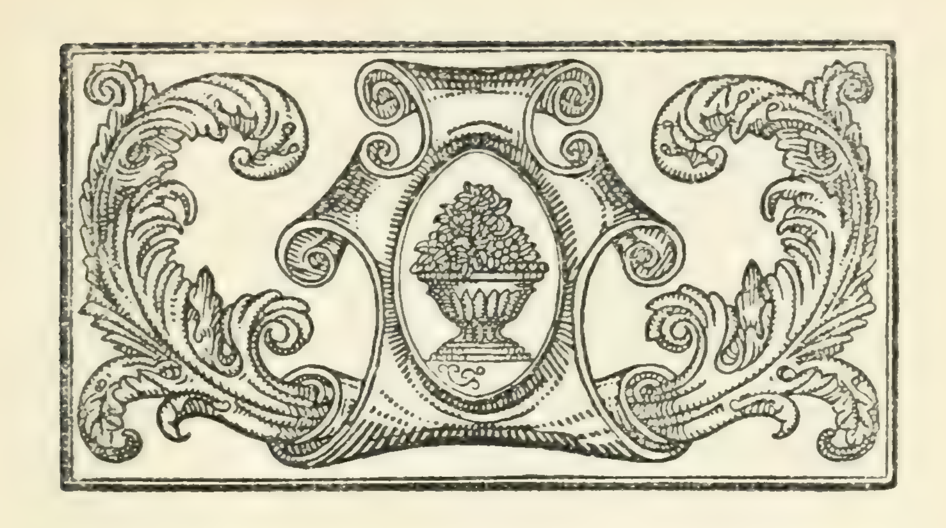
ANGÉLIQUE. Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE. Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, *à Angélique.* Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE. Oui, puisque mon oncle nous conduit.





TROISIÈME INTERMÈDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant et danse.

ENTRÉE DE BALLET

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants, chacun entre et prend ses places selon son rang.

PRÆSES

Savantissimi Doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis,
Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,

Atque tota compania aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti:
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos,
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore,
Et prendere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis,

Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici
In savanti homine que voici,
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR

Si mihi licenciam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Tres savanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit domire?
A quoi respondeo:
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

SECUNDUS DOCTOR

Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hidropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene, respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR

Si bonum semblatur domino præsidi,
Doctissimæ Facultati
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ remedia eticis,
Pulmonicis atque asmaticis,
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias,
Doctus bachelierus dixit maravillas,
Mais, si non ennuyo dominum præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem,
Faciam illi unam questionem:
Dez hiero maladus unus
Tombavit in meas manus;
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au coste,
Cum granda difficultate
Et pena à respirare:
Veillas mihi dire,
Docte bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais si maladia,
Opinatria,
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare,
Reseignare, repurgare, et reclisterisare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis;

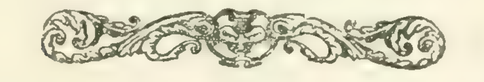
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.



ENTRÉE DE BALLET

Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe et du sene,
Ce serait sans douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,

Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumieras au soleillo
Et des etoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Grandam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo:
Natura et pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia,
Qui in hoc corde que voila,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat!



ENTRÉE DE BALLET

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apotiquarum
Remplire boutiquas.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat !

CHIRURGUS

Puisse toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxius de sang et dissenterias.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat !

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, qui sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.







